

ACTE 1

la villa

LES DECORS

=====

ACTES I ET III: LA VILLA

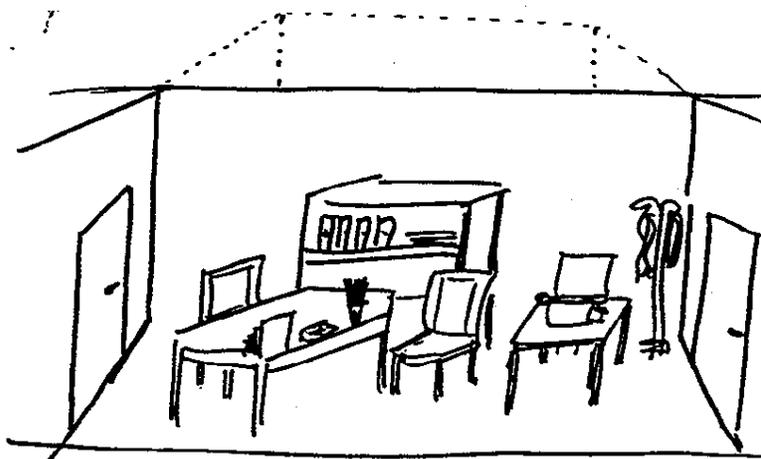
Le salon cosu d'une villa bourgeoise, sur lequel donnent 4 portes: la cuisine, un petit escalier qui donne notamment vers une salle de bain, l'entrée principale masquée par un couloir d'accès et une chambre avec salle de douche.

Un canapé et un fauteuil, 3/4 face, une armoire, un buffet et des décorations et bibelots traditionnels. Accessoires indispensables: une bouteille d'eau sur un meuble, un téléphone, un briquet, une bouteille de whisky et une de porto dans un meuble.



ACTE II: LE COMMISSARIAT

Le bureau du commissaire, avec deux portes, une de chaque côté. Une petite table d'huissier avec machine à écrire, une ou deux chaises visiteurs, une armoire avec dossiers. Sobre, mais évocateur d'une ambiance de commissariat et d'un style froid typique de l'administration.



PATRICK, BERNARD, GERMAINE.

ACTE 1 / SCENE 1
=====

(dans le salon de Patrick. Patrick et Bernard dorment, Patrick est couché sur le divan, Bernard affalé sur le fauteuil. Patrick se retourne vers le public et continue à dormir. Lentement, il glisse et tombe)

PATRICK : Hein ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ... ? ...
Hou, ma tête ! ... Ouh, la, la, ça tourne ... Mais ...
qu'est-ce que je fous ici, moi ? Je devrais être dans
mon lit ! (silence) Quelle soirée, mes enfants !
Heureusement qu'on ne vit ça qu'une fois dans sa vie,
parce que je finirais par y laisser ma belle jeunesse ...
Ma tête ! ...

(Patrick se lève)

Les lendemains de la veille sont des lendemains qui déchantent.

(il boit à même le goulot d'une bouteille d'eau qui se trouve sur le meuble)

En pleine semaine, c'est pas sérieux, ça monsieur ! Ça n'a plus 20 ans depuis ... pfff, et ça danse comme aux plus belles heures du twist. A propos d'heure ...
(il regarde sa montre) Comment ? Neuf heures et demies ?
... Et bien, mon vieux, et tout le bureau qui m'attend. Ils doivent être morts d'inquiétude ... (silence)
enfin, morts, un peu inquiets, quoi ... bon, disons intrigués ... peut-être même qu'ils s'en foutent ...

(il prend la bouteille d'eau)

Je suis un travailleur de l'ombre, timide et discret.
(il boit) C'est pour ça qu'on ne remarque pas mon absence.
(il réfléchit) Enfin, tant qu'à oeuvrer dans la malhonnêteté, pourquoi pas assumer jusqu'au bout.

(il décroche le téléphone)

Un coup de fil à ma secrétaire, une bonne migraine assaisonnée de maux de gorge, le tout couvert d'un zeste de bronchite, ça devrait les attendrir. (il garde le combiné dans la main) Répétition générale. (il s'éclaircit la gorge, voix nasale) "Allo, madame, selle" non, ça va pas. (voix du Parrain) "Allo, ma Diane ... pfff, ça fait débris" (voix éraillée, s'élève et s'abaisse) "Allo, Monique" ... si ça se trouve, on m'envoie le SAMU ! (il forme le numéro) Après tout, je m'en fous, je m'en fous et je m'en fous ! ...

(il voit Bernard et se penche légèrement en avant. Lentement, il raccroche et va vers Bernard. Prudemment, il lui touche le pied)

Mais ... qu'est-ce que ... oh ! ... OH !

(Bernard ronfle un coup, Patrick sursaute, il revient)

Monsieur, ... MONSIEUR !?

- BERNARD : Corine ! Coriiiiine ! (il dort)
- PATRICK : Qu'est-ce que c'est que cet énerguène ? Hé, Monsieur ?
- BERNARD : Quoi ? Que se passe-t-il ?
- PATRICK : J'aimerais bien le savoir. Qu'est-ce que vous faites dans mon salon ?
- BERNARD : C'est à moi que vous posez cette question ?
- PATRICK : Ecoutez, mon vieux, j'ai déjà suffisamment mal à la tête, ne m'obligez pas à vous faire un dessin: vous êtes ici chez moi !
- BERNARD : Ah ! ... Tiens ! ... Vous savez que vous avez d'excellents fauteuils ? Mais si je peux me permettre une remarque, l'accoudoir ne correspond pas à ma chute de reins et ...
- PATRICK : (hausse le ton) Qu'est-ce que vous foutez chez moi ? Merde, ma tête ! ...
- BERNARD : Ca, c'est le foie. Hypoglycémie.
- PATRICK : Ah, parce que vous aussi ...
- BERNARD : Ben tiens ! La soirée des Anciens du Lycée Louis Lafargue, la salle du Chant d'oiseaux, les filles du Crazy, vous n'en avez pas l'exclusivité. Non mais !
- PATRICK : Ah bon ! ... Si je comprends bien, vos libations furent pareilles aux miennes ?
- BERNARD : (il se redresse péniblement) Ca, je l'ignore, mais apparemment, nos destinées ont du se croiser et suivre le même chemin, celui de votre salon.
- PATRICK : C'est curieux ! Je ne me rappelle plus du tout ! Je n'ai pourtant pas bu outre-mesure, mais j'ai comme un tiroir qui me manque entre les deux oreilles.
- BERNARD : Pas bu outre-mesure ! ... (silence - il le dévisage)
Plus je t'observe, plus je vois Miss Univers qui danse une java dans les bras d'un travelot.
- PATRICK : (éberlué) Moi, j'ai ...

- BERNARD : Oui, c'était bien toi, même que le public criait:
"La pétasse, à poil, la pétasse, à poil !" (rires)
- PATRICK : (s'étrangle) Et ... la pétasse ... c'était ...
- BERNARD : Plus de doutes, c'était toi !
- PATRICK : (effondré) Devant mes amis ?! Je suis déshonoré ! ...
Et, ... tu crois qu'on m'a reconnu ?
- BERNARD : Ecoute, ne te tracasse pas pour ça ! T'as de belles
cuisses, les fesses un peu rondelettes, mais ... et ton
déhanchement a déclenché un tonnerre d'applaudissements.
Alors, arrête de te poser des questions et file-moi plu-
tôt un verre d'eau, parce que moi aussi j'ai des aigreurs.
- PATRICK : (il lui passe la bouteille d'eau) Et ... et tu es
sûr d'avoir entendu "pétasse" ?
- BERNARD : (il boit) Ecoute, tu ne vas pas en faire une fixation,
non ? ... Quelle importance ! C'est pas tous les jours
qu'on retrouve des copains de Lycée. A propos, t'es marié ?
- PATRICK : Tais-toi, j'en ai bien peur. .
- BERNARD : Ah bon, t'as des doutes ?
- PATRICK : Mais non, idiot, simplement ça me fait froid dans le dos
de penser que ma femme aurait pu assister à mes débordements.
Heureusement, elle est en vacances à 100 km d'ici,
avec les enfants. Tu ne la connais pas, elle est charman-
te, délicieuse et tout, mais c'est un monstre de jalousie.
Si j'ai le malheur de suivre des yeux une fille même moche
dans la rue, elle me fait une scène abominable à la limite
de l'indécence, ... pire que si j'avais couché avec un
régiment d'hôtesse de l'air ! ... Et à chaque fois, elle
va retourner chez sa mère. Ca fait 12 ans qu'on est marié,
(il boit) ... elle est toujours là !
- BERNARD : Et bien alors, où est le problème ?
- PATRICK : Y en n'a pas. J'essaie seulement d'imaginer mon épouse
qui découvre une pétasse au bal des Anciens ! ...
(il le regarde) Ceci dit, tu n'as pas l'air plus frais
que moi ?
- BERNARD : Non, ça je dois reconnaître que j'ai sensiblement forcé
la dose après l'épisode de la pétasse. (il se lève)
Enfin, on ne vit qu'une fois et j'ai un principe d'acier:
pas de regrets, pas de scrupules, les autres s'en char-
gent.
- PATRICK : Tu crois qu'un café aurait des chances de nous remettre
sur les rails ?
- BERNARD : Pourquoi pas ? On a vu pire !

(Patrick va dans la cuisine)

- PATRICK : (off) C'est bien mon avis. Et toi, t'as une femme dans la vie ?
- BERNARD : Une ? ... C'est un peu court, jeune homme. Je suis un Don Juan et je consacre au sexe faible le plus clair de mon temps. Des grosses aux maigres, des blondes aux brunes, il n'y a qu'un pas que je franchis allègrement chaque fois qu'une bonne raison de conclure se présente.
- PATRICK : (off) Qu'appelles-tu "une bonne raison" ?
- BERNARD : Pas de mari jaloux, par exemple, ou une âme fragile en perdition.
- (Germaine entre, Bernard ne la voit pas)
- Mais ces derniers temps, je fatigue un peu. Est-ce l'âge, la monotonie, je n'en sais rien, toujours est-il que ce n'est plus la forme olympique.
- PATRICK : (off) Et hier soir ?
- BERNARD : Bonne question à laquelle je serais incapable de répondre. Je dois dire que ma vue s'est assombrie assez rapidement. Mes rencontres de cette nuit avec la gente féminine resteront un des grands mystères de ce siècle, mon cher ... Mais je te l'ai dit, ça ne me tracasse pas pour le moment. Je suis de ceux qui ne pensent pas qu'une femme soit indispensable au plein épanouissement de l'homme. En fin de compte, les gonzesses sont toutes pareilles: dragueuses, enjoleuses, agicheuses, puis gnangnantes et finalement encombrantes et emmerd ...
- (il voit Germaine et fait un bond)
- Heu, ... y a ... y a du monde !
- PATRICK : (off) Ah oui, ça, la salle était bourrée ... et nous aussi d'ailleurs !
- BERNARD : Non, je dis ... y a quelqu'un !
- PATRICK : (qui passe la tête) Où ça ? ... Ah ! ... Germaine ! Quelle surprise ! ... Je ne vous attendais pas ce matin. Je pensais que vous veniez les lundis et mercredis.
- GERMAINE : (froide) Dans huit jours, ça fera 6 ans que je viens tous les mardis et tous les jeudis.
- PATRICK : Ah ! ... Tiens !
- GERMAINE : (vexée) Après tant d'années, il faut croire que mon travail vous tient particulièrement à coeur pour ne pas encore connaître mon horaire.

- PATRICK : Ca, effectivement, je dois vous avouer que je ne rêve pas de vous la nuit et que mes conversations avec Madame ne tournent pas autour de votre serpillière. (rires de Patrick) Malgré cela, mon petit, j'admets que je suis impardonnable de vous négliger comme ça. (silence) Je lis sur votre doux visage l'étonnement de me trouver ici, à cette heure ... Une heure où, en principe, je suis au bureau. Donc je ne peux pas ...
- GERMAINE : (glaciale) ... en principe !
- PATRICK : (surpris du ton) Heu, ... oui, en principe, oui ... Je suis légèrement souffrant ... ainsi que mon ami ... (il présente Bernard, mais ne connaît pas son prénom) ... mon ami ... Albert.
- BERNARD : Bernard !
- PATRICK : Tsss ! Bernard, bien sûr !
- GERMAINE : Ah bon !
- PATRICK : (affirmatif) Bernard et moi avons passé la nuit ensemble ... (silence, surprise de Germaine) enfin, je veux dire ... une partie ! ... Enfin, ... (se fâche et durcit le ton) Et puis zut à la fin, ma vie privée ne vous regarde pas et je n'ai pas de comptes à vous rendre ! (silence) Alors, allez voir à la cuisine si j'y suis et vaquez à vos occupations, ma petite.
- (elle passe devant et va dans la cuisine)
- Allons, vaquez, vaquez ... Non mais !
- GERMAINE : (qui sort sans se retourner) Le chat parti, les souris dansent.
- (elle sort) (Patrick hausse les épaules)
- BERNARD : (qui rit) Tu es le maître chez toi, on dirait !
- PATRICK : Oh, je t'en prie, hein ! ... (silence) Ce n'est pas la femme de ménage qui va faire la loi chez moi, non ? Elle ... elle en profite parce que Christine est à la mer et elle se force un peu parce que tu es là. C'est tout.
- GERMAINE : (revient de la cuisine) Le café, c'est pour boire ou pour chasser l'éléphant ?
- PATRICK : Pardon ???
- GERMAINE : Non, parce qu'avec la dose que vous avez mise, le vitriol à côté, c'est du lait de génisse. (elle retourne dans la cuisine) Enfin, moi j'dis ça !
- (Bernard rit de plus belle)

- PATRICK : Mais ... ça alors ! ... T'as entendu sur quel ton elle me parle ? (il hurle) GERMAINE !
- GERMAINE : (qui revient, glacée) Ouais ?
- PATRICK : (tout petit) Heu, ... n'oubliez pas le sucre !
- BERNARD : (éclate de rire) Tu es désopilant.
- PATRICK : Oh, son petit jeu ne m'impressionne pas. Sa crise d'autorité à la limite de la grossièreté n'est pas de mise chez moi, saches le bien. (silence) Ici comme au bureau, j'exige le respect.
- BERNARD : En vertu de quoi ?
- PATRICK : Fous-moi la paix, tu veux ? (il baille) Je ne suis pas d'humeur à discourir sur un sujet pareil ce matin.
- BERNARD : T'as raison. (il se lève) D'autant plus que moi aussi, j'ai mes occupations professionnelles qui sont en souffrance.
- PATRICK : A savoir ?
- BERNARD : Oh, une petite affaire de gérance d'immeubles dans le quartier nord qui marche bien, mais tu connais comme moi les difficultés à trouver du personnel de confiance. Alors, comme dit le dicton: ...
- (Germaine revient avec un plateau et le café)
- GERMAINE : Le café ! (elle dépose) Attention, ça pète ! (elle sort)
- BERNARD : ... on n'est jamais mieux servi que par soi-même.
- PATRICK : A qui le dis-tu !
- (ils boivent)
- BERNARD : (qui s'étrangle en buvant) Ah ça, effectivement, ... y a intérêt à s'assurer tous risques, hein, parce que ... ça fait des trous !
- PATRICK : C'est ça, donne lui raison.
- BERNARD : Bien, ... mon vieux merci pour tout, je suis très heureux que nos origines communes au Lycée Lafargue nous aient permis de passer quelques heures ensemble. Rassemble tes esprits, moi je te laisse avec ton dragon. (silence) Quelque chose me dit qu'entre elle et toi ... une idylle est en train de naître. (il rit) Allez, courage, on se reverra, je te le promets ... Et ne t'en fais plus pour cette nuit, tu as été ... mmm ... divine ! (rires) Salut ... Pétasse ! (il sort)
- PATRICK : Salut Bernard !

PATRICK, GERMAINE, BERNARD.

ACTE 1 / SCENE 2
=====

(Patrick boit un coup de café)

- PATRICK : J'en connais une à qui je vais faire passer le goût de la dynamite, moi. (il fulmine) Germaine, ...
GERMAINE ?!
- GERMAINE : (revient en essuyant un verre) On m'appelle ?
- PATRICK : (doctoral) Germaine, je n'ai pas du tout, mais alors là pas du tout apprécié votre comportement déplacé avec mon ami et moi tout à l'heure. J'ignore quelle mouche vous a piquée, mais j'attends des explications quant à cette mauvaise humeur et, disons-le, cette agressivité à mon égard.
- GERMAINE : (plus conciliante) Vous croyez que ça fait plaisir de trouver la maison sens dessus dessous ? Je passe des heures à nettoyer, aspirer, faire briller et ranger pour le retour de Madame et voilà le résultat.
- PATRICK : Quoi ! Ne me dites pas que ma femme rentre aujourd'hui ?
- GERMAINE : Vous m'avez l'air fort au courant ! ... Elle est à la mer jusqu'à la semaine prochaine. Mais quand même, c'est pas une raison pour transformer le salon en lupanard.
- PATRICK : Tt, tt, tt, Germaine, allons, avez-vous seulement déjà vu un lupanard ?
- GERMAINE : Non, mais j'ai lu ça dans "Photo-Roman". Y avait l'amant qui était avec la patronne, même qu'il avait un frère impuissant, alors le mari de la patronne qui était pour les hommes, il a rencontré le frère de l'amant. Mais il savait pas que ...
- PATRICK : Oui, bon, bon, ça va comme ça, ... je vous crois et je vous fais grâce de vos angoisses métaphysiques, mais je trouve en toute objectivité que vous exagérez ... Et ... ça ne justifie certainement pas l'image déplorable que vous avez donnée de vous ce matin.
- GERMAINE : Si vous n'appréciez plus mes services ...
- PATRICK : Germaine, il ne s'agit pas de ça. Ne faites pas l'enfant gâtée, je vous en prie et considérons que l'incident est clos ... (silence) Je sais que vous êtes une perle, ... une perle rare, et c'est ce qui fait votre valeur. (moralisateur) Cela ne vous donne cependant pas le privilège, enviable s'il en est, de me traiter comme un camarade de collège.

(Patrick parle seul, car Germaine est partie à la cuisine, mais il ne le voit pas)

Nous n'avons pas élevé les cochons ensemble que je sache ! Et j'aimerais simplement que vous réalisiez à quel point vous fûtes désobligeante devant mon ami. C'est tout.

(Germaine revient avec l'aspirateur, Patrick ne la voit toujours pas)

Six ans de maison sont une référence, certes, mais apprenons à rester à notre place. Vous pouvez très bien faire preuve de délicatesse quand ... (Germaine branche l'aspirateur) AAAaaah !! (il sursaute et beugle pour couvrir le bruit) VOUS POURRIEZ AU MOINS FAIRE SEMBLANT ... (elle arrête l'aspirateur) D'ECOUTER quand je vous parle !

(Germaine sort en grommelant et reprend son aspirateur)

(Patrick se tient la poitrine de saisissement)

Elle me cherche, je sens qu'elle me cherche. Et ces maux de tête qui ne passent pas. (il regarde l'heure) Zut, le bureau. Ils vont vraiment finir par se poser des questions. (il forme le numéro) En 15 ans de carrière, pas un seul jour de congé de maladie, alors ... (voix de malade) Allo, Monique ? ... Salut, c'est moi ... Oui ... Dites, pourriez-vous reporter mes deux rendez-vous de ce matin ? Non, je ne viendrai pas au bureau ... Quoi ? Non, je ne me sens pas bien, je ... (il regarde si personne n'écoute) je suis au lit, j'ai des vertiges, la tête lourde ... Oui, la grippe sans doute. Quoi ? ... la grippe suédoise ? ... Ben oui, peut-être ... vous imaginez, si c'est contagieux ! ... c'est ça. (on sonne) Oui, oui, ... dites, je vais vous laisser, car on a sonné et c'est sans doute le médecin qui ... c'est ça ... Non, je ne prendrai pas froid ...

(Germaine passe pour aller ouvrir - on sonne à nouveau)

GERMAINE : voilà, voilà, on se calme !

PATRICK : ... Oui, ... oui, ... c'est ça, une bonne bouillote ... sur la tête ? Non, ... écoutez, c'est au cinéma qu'on voit ça ...

(Bernard entre, Germaine retourne à la cuisine)

Je ... mais non, je n'ai pas de température ... Oui ... des suppositoires ?! ... (il s'énerve) Vous savez, c'est au médecin à faire un diagnostic, pas à ... D'abord, les suppos, chez moi, ça passe pas. Rien que l'idée ... et je suis guéri ! ... Oui, c'est ça ... (devient impatient) Le médecin vient d'arriver, je vous laisse. Tchao. (il raccroche)

- BERNARD : J'entends que tu as le courage de prendre tes responsabilités. Médecin, grippe, ça fait plus sérieux sans doute ! Bravo .
- PATRICK : On voit bien que tu ne connais pas ma secrétaire. Dans 5 minutes, les 252 employés de la société sont au courant de mon état. Tu imagines si je lui annonce que j'ai pris la cuite de ma vie ! (silence) T'as oublié quelque chose ?
- BERNARD : Non ... ou plutôt si: ma voiture.
- PATRICK : (goguenard) Quoi, ta voiture ?
- BERNARD : J'ai beau arpenter le quartier dans un rayon de 200 mètres, pas la moindre trace.
- PATRICK : Es-tu seulement bien certain que nous soyons revenus ici avec ta voiture ? Et dans ce cas, on peut s'estimer heureux d'être encore vivants.
- BERNARD : Tu as peut-être raison ... en hommes raisonnables que nous sommes, nous avons sans doute pris un taxi ... Ce qui me mets dans un joli pétrin, car je ne vois pas comment je vais récupérer cette bagnole.
- PATRICK : Encore un taxi.
- BERNARD : Ben oui, je ne vois que cette solution-là, ... sauf si bien sûr je rencontrais quelqu'un d'assez serviable pour me déposer au lycée ... avec sa voiture par exemple, ... un ami qui précisément, dans sa générosité, me proposerait de faire un bout de chemin ... un copain, quoi ! (silence) Evidemment, il faudrait un coup de bol pour l'avoir sous la main, ce copain-là !
- PATRICK : Ouh la la, ma tête ! Ca ne s'arrange pas du tout. On ne m'y reprendra pas de si tôt à faire la noce avec autant de légèreté.
- BERNARD : Bien, il ne me reste plus qu'à appeler un taxi, puisque ...
- PATRICK : Laisse, je m'en occupe. (il passe la tête dans la cuisine) Germaine, pourriez-vous appeler un taxi pour Monsieur Bernard ? ... (avec des fleurs) Je vous suis très reconnaissant, ... ma chère Germaine. (il referme la porte)
- BERNARD : (il se laisse tomber dans un fauteuil) Je suis épuisé. Rien que ce petit trot dans le quartier m'a coupé les jambes. Ce qui prouve à suffisance qu'on ne triche pas avec son âge. L'excès de boisson et les danses au finish, ça laisse des traces. De nos jours, t'aurais peur de te lancer dans un slow, t'en as pour des heures. Pour peu que ta partenaire sois moche ou se soit enfilé un Pont l'Evê-

que au dîner, t'as largement le temps de regretter tes Charentaises.

(Patrick commence à détailler Bernard)

Mais quelle ambiance, mon vieux ! T'as pas du beaucoup en profiter, mais je peux te garantir que tu n'étais pas le plus déprimé. (silence) Tiens, tu te souviens du gros Bertho ? ... Mais oui, celui qui avait un jour coincé un réveil dans une armoire, même qu'il avait réglé la sonnerie pour le cours de géo ... Et bien, crois-moi, son régime, il le commence demain ! ... Pfff ! ... Oh, il doit frôler les 300 livres. Il a ...

(Patrick se rapproche de Bernard, intrigué)

Mais ... qu'est ce que t'as à me regarder comme ça ?

PATRICK : C'est curieux, mais ... l'allure de ton froc m'est plutôt familière.

BERNARD : Quoi, mon froc ?

PATRICK : Oui, plus je le regarde, plus je suis convaincu que ...

BERNARD : (il voit le pantalon de Patrick sur lui) Mais, ... t'as raison, il n'est pas à moi, ce falsard. Qu'est-ce que ...

PATRICK : Non seulement tu t'installés dans mes fauteuils sans y être invité, mais en plus tu me piques mes pantalons !

BERNARD : Patrick, je t'assure que je n'ai pas ... (il voit son pantalon sur Patrick) Mais ... ça alors, le voilà, mon froc !

(rires francs de Patrick et Bernard)

PATRICK : (en riant) Ooh, c'est pas vrai ! Bernard, tu me caches quelque chose. Je suis persuadé que la pétasse n'a été qu'un épisode d'une nuit d'horreur ... Comment en sommes-nous arrivés à échanger nos pantalons ? Quand même !

BERNARD : Je t'ai déjà dit que le brouillard s'est installé brusquement au milieu de la nuit. Comment veux-tu que je retrace l'histoire de nos falsards ? Et puis, quelle importance ! (silence) Heu, ... je peux ... récupérer mon bien ?

(ils enlèvent leur pantalon)

PATRICK : Tu vois, le malheur veut que même si nous avons passé un bon moment avec nos copains de lycée, la mémoire faisant manifestement défaut, c'est se gratter pour se faire

rire. Je veux dire, la source de nos plaisirs en est en même temps la négation. C'est idiot. La vie est un long calvaire. C'est peut-être ce qu'on appelle "la vengeance divine".

(Patrick voit le caleçon de Bernard)

Dis-moi, c'est joli ton short, là: c'est en quoi ça ?

(Germaine entre et reste figée. Patrick et Bernard ne la voient pas)

BERNARD : Ca, c'est mi-coton, mi-shashlik. C'est nouveau, et le coton me semblait léger, souple. Et puis, ça ne serre pas à l'entre-jambes etc, etc, ...

(s'en suit une conversation à bâtons rompus sur les qualités respectives des 2 sous-vêtements)

(Bernard voit soudain Germaine et tire sur le slip de Patrick)

PATRICK : Oui, tu sens comme c'est doux. J'aime ce touché feutré. Et puis, je prends toujours une taille au-dessus pour ne pas coincer les ... Mais arrête de tirer comme ça ! Pourquoi veux-tu m'enlever mon caleçon ?

(Bernard montre Germaine) (silence gêné)

Et alors, Germaine, qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'avez jamais vu un homme en slip ?

GERMAINE : Un, oui, ... pas deux !

BERNARD : Patrick et moi, nous nous sommes trompés de pantalon.

GERMAINE : Ah bon !

BERNARD : Ben oui, je suis un grand distrait et ... un rien kleptomane. Alors ... (fait le geste) Mais ce n'était qu'un jeu !

GERMAINE : Un jeu ?

PATRICK : Germaine, veuillez, je vous prie, retourner à vos occupations ménagères, vous n'avez rien perdu par ici.

GERMAINE : (qui retourne à la cuisine) Pauvre Madame du Plessy !

BERNARD : du Plessy ?

PATRICK : Oui, c'est mon nom. (se rhabille) Dis-donc, ce taxi, il arrive en marche arrière, ou quoi ! Ah, j'te jure, on a le temps de manquer dix fois son train.

BERNARD : Patrick, j'ai une requête à te faire: puisque ce taxi ne semble pas être équipé d'un turbo, je voudrais te demander un petit service ... Oh, trois fois rien ... Je me sens un peu poisseux. Pour tout dire, je crois que j'ai du fameusement me démener cette nuit et comme tu peux le constater, ce n'est pas la fraîcheur printanière qui me caractérise en ce moment. M'autoriserai-tu à passer à la salle de bain pour quelque peu me rafraîchir ?

PATRICK : Mais bien sûr, mon vieux, fais comme chez toi.

BERNARD : Ben, ... vois-tu, si j'étais chez moi, je prendrais un bain.

PATRICK : Vas pour la bain, mais ... et le taxi ?

BERNARD : Il attendra, ... à chacun son tour.

(ils se dirigent vers la salle de bain)

PATRICK : Ne t'effrayes pas en ouvrant le robinet, mais ça fait 3 semaines que j'ai convoqué le plombier, et à mon avis, il doit être coincé dans un tuyau, parce qu'à ce jour ... (geste d'impuissance)

BERNARD : Tu connais un plombier qui respecte ses engagements, toi ?

PATRICK : Pas celui-là, en tout cas. Je t'accompagne pour te filer une serviette. Tu vas voir: avec ce foutu robinet, t'as rarement le dernier mot. (rires) (la porte est récalcitrante) Ah, cette porte !

(ils sortent)

GERMAINE : Enfin, ce n'est pas trop tôt. Ils ont débarassé le plancher. ~~Ah, ils sont beaux les maris ! A peine leur femme a-t-elle le dos tourné qu'ils ne pensent plus qu'à s'en-
voyer en l'air et à faire la fête. Comme s'ils se sen-
taient soudainement libérés d'un boulet de misère trainé
derrière eux depuis le premier jour du mariage. Et pour
substituer quoi ? Is vous le demande ? De l'alcool, des
femmes qui fument... et quand je dis des femmes...
Y en a qui n'ont pas l'air de réfléchir à deux fois pour
virer leur cul !~~ (silence, elle fait du rangement)
Quand je pense, ... Monsieur Patrick, un homme si ...
si homme, si ... mâle, quoi ! Il a passé la nuit avec ce
gigolo !! Et ben ... Il me l'a dit ! (silence)
Où va-t-on, je vous demande un peu ! ... Sa femme est à
la mer avec les enfants depuis une semaine et hop, le
vent tourne, salut mon loulou, ... t'as de beaux yeux,
tu sais ! ... Ben ça alors ! (silence) Et ça se
prétend le beau monde, quelle débauche ! ... Et hypocrites
en plus.

(la porte d'entrée claque)

Ca y est, à peine le temps de ranger quelques babioles
et les voilà de retour. (elle crie) On s'essuie les
pieds ! ... Pire que des enfants, il faut tout leur dire.

(Christine apparaît)

CHRISTINE : Je n'ai pas l'habitude de rentrer sur la tête.

GERMAINE : (qui se retourne) Madame Christine ! Mais qu'est-ce
que ...

CHRISTINE : Bonjour Germaine. Mon retour vous trouble-t-il à ce point ?

GERMAINE : Un peu oui, je peux même dire que je m'attendais à tout,
sauf à vous voir.

CHRISTINE : Oui, je m'en doute, mais figurez-vous que là-bas, il fait
un temps de cochon, il pleut à torrent du matin au soir
et, forcément, les enfants sont insupportables. En plus,
Lesley est malade, il me fait une bronchite ou un truc
du genre. Et vous le connaissez comme moi, Germaine,
quand Lesley est malade ou qu'il a un petit bobo, c'est
pire que son père, il faudrait le veiller jour et nuit
avec trois médecins à portée de la main. Ca promet !

GERMAINE : Bref, c'est pas la joie, quoi ?

- AL/53
- CHRISTINE : Non, j'exagère un peu. ~~En fin de compte, ça fait du bien de profiter de chaque jour que Dieu fait, autrement qu'en se faisant enguirlander par des clients ou en courant du matin au soir.~~ (sourir) Ah, c'est quand même chouette, les vacances: pas d'horaire, pas de contraintes, ... hormis l'éternel coup de poker: le temps ! Une véritable loterie ! Pas deux années pareilles. (silence) Enfin, les distractions ne manquent pas et on respire un air sain et vitaminé. Et les enfants, la mer, ils n'en demandent pas plus.
- GERMAINE : Et vous avez subitement pris la décision d'écourter votre séjour à cause du mauvais temps ? Ils ont pourtant promis une amélioration.
- CHRISTINE : Non mon petit, rien de tout cela, je ne fais qu'un aller-retour, les enfants sont d'ailleurs restés là-bas avec une amie. Je viens chercher quelques vêtements chauds et surtout les antibiotiques du petit. (silence) Et à part ça, rien de neuf ici ? ... Je vois que même en mon absence, vous faites des prouesses: une maison parfaitement rangée, ça fait plaisir.
- GERMAINE : Oui, ... ça fait plaisir !
- CHRISTINE : C'est mon mari qui va être surpris de me savoir rentrée.
- GERMAINE : Ah, oui ça, pour être surpris, il va être surpris.
- CHRISTINE : Evidemment, à cette heure-ci, il doit être au bureau. Je l'appellerai tout à l'heure.
- GERMAINE : Vous savez, je ne suis pas chargée de suivre ses allées et venues ... (silence) Ce serait difficile, d'ailleurs !
- CHRISTINE : Parfois, j'ai mauvaise conscience de le laisser seul. Le pauvre ! Lui qui a déjà tant de mal à assumer son célibat. Il doit se sentir abandonné. Mais je le comprends: ça doit pas être évident de vivre une solitude pareille, loin de sa famille. Surtout qu'il n'a pas l'habitude.
- GERMAINE : Vous savez, les habitudes.
- CHRISTINE : Germaine, je le connais, sans moi, il est complètement désemparé. Il ne sait pas se faire une tartine et n'a aucun goût pour s'habiller.
- GERMAINE : Surtout les pantalons !
- CHRISTINE : Quoi, les pantalons ?
- GERMAINE : ... Heu ... je veux dire, ... c'est ce qui est le plus difficile à assortir.

CHRISTINE : Ce qui me rassure, c'est qu'il est fidèle ... J'ai du moins la prétention de le penser. (silence)
Vous y croyez, vous, à tout ce qu'on raconte sur les maris volages qui profitent des vacances de Madame pour faire la noce et mener une double vie ?

GERMAINE : C'est ... beaucoup exagéré !

CHRISTINE : Des légendes, tout ça mon petit. Patrick est un homme de confiance, un père de famille idéal, que toutes mes amies m'envient ... Non, j'ai toutes les raisons de croire qu'il est fidèle ... (silence, change de ton)
Il a intérêt !

GERMAINE : Ouille, ouille, ouille, ouille, ouille !

(elle sort vers cuisine)

CHRISTINE, GERMAINE, BOULACRE, FRANTEL.

ACTE 1 / SCENE 4
=====

(on sonne)

CHRISTINE : Germaine, vous pouvez aller voir. On a sonné.

GERMAINE : (qui revient de la cuisine) Si on m'interrompt toutes les deux minutes, je n'arriverai jamais à finir mon ménage, moi.

CHRISTINE : (goguenarde) Toujours à vous plaindre !
(Germaine va ouvrir)

BOULACRE : (off) Bonjour madame, ... Monsieur du Plessy, c'est bien ici ?

GERMAINE : (off) Oui, mais il est absent en ce moment.

BOULACRE : (off) Ah bon !

GERMAINE : (off) Vous permettez ? (elle revient)
Madame, ce sont deux messieurs qui demandent Monsieur.

CHRISTINE : Et bien, faites entrer, Germaine.

GERMAINE : (vers la porte) Messieurs, je vous en prie ...
(ils entrent et Germaine reste ostensiblement, en passant machinalement une serpillière toujours au même endroit. Elle écoute)

CHRISTINE : Bonjour, je suis Madame du Plessy.

BOULACRE : Enchanté, Madame, je me présente: Commissaire Boulacre, de la Police Judiciaire, et voici mon collègue, l'Inspecteur Frantel.

CHRISTINE : (très surprise) Je ... asseyez-vous, je vous en prie. Je ... excusez mon émotion, mais il n'est pas fréquent de recevoir à l'improviste un commissaire et un inspecteur ...

FRANTEL : (bonenfant) Rassurez-vous, Madame, nous comprenons fort bien votre étonnement, mais il n'y a rien de grave ... Nous venons tout simplement rapporter ceci qui, je le suppose, appartient à votre mari. (il montre un portefeuille)

CHRISTINE : Oui, ... je le reconnais, c'est ... bien le portefeuille de mon mari ... Où l'avez-vous trouvé ?

BOULACRE : Votre mari ?

CHRISTINE : Non, le portefeuille.

BOULACRE : Rue de l'Arbalète, en face du Lycée Lafargue. C'est grâce aux papiers d'identité que nous avons retrouvé l'adresse et que nous venons lui rendre son bien. Vous pouvez vérifier le contenu.

CHRISTINE : Non, non, pensez-vous, je vous fais confiance ... Un commissaire et un inspecteur.

FRANTEL : Savez-vous quand nous pourrions le rencontrer ?

CHRISTINE : Oh, je peux l'appeler au bureau si ...

FRANTEL : Non, ne vous dérangez pas, nous reviendrons plus tard, rien ne presse.

CHRISTINE : Comme vous voudrez. (silence) Mais ... si vous permettez, ... quelque chose m'échappe. Excusez ma curiosité, mais ... quand un portefeuille a été trouvé sur la voie publique, c'est toujours le commissaire et l'inspecteur en personne qui se déplacent pour le rendre à son propriétaire ?

FRANTEL : Non, pensez-vous, c'est exceptionnel, nous aurions simplement aimé lui poser quelques questions de routine.

CHRISTINE : Ah bon ! ... de routine ! (elle ne comprend plus rien du tout)

(ils se lèvent)

BOULACRE : Nous n'allons pas vous importuner d'avantage, chère madame, excusez notre intrusion matinale, mais un portefeuille, c'est un peu la conscience de celui à qui il appartient, la conscience ... bonne ou mauvaise ... allez savoir !

CHRISTINE : C'est moi qui vous remercie pour la peine que vous vous êtes donnée, et ... surtout pour la rapidité du service. Pour de simples citoyens comme nous, c'est rassurant de se sentir si bien protégés. (elle rit jaune) Vous êtes nos anges gardiens.

BOULACRE : Madame, vous allez me faire rougir.

CHRISTINE : Allons, allons, un grand garçon comme vous ! (silence) (on va vers la sortie) Rue de l'Arbalète, vous dites ?

BOULACRE : C'est bien ça, ma p'tite dame.

CHRISTINE : Et ... comme ça, ... en pleine journée ?

- BOULACRE : Oh non, il devait être ... 4 heures, ... cette nuit.
- CHRISTINE : (qui avale de travers) Cette nuit ?
- BOULACRE : Nous l'avons trouvé après 4 heures, n'est-ce pas Frantel ?
- FRANTEL : C'est ça, ... pendant que les honnêtes gens profitent du sommeil du juste, nous, on fait le trottoir.
- BOULACRE : Venez, Frantel, le boulot nous attend. Madame, à bientôt et merci pour votre accueil.
- CHRISTINE : Messieurs ... (ils sortent) (elle fulmine)
Ah le salaud ! (elle se rue sur le téléphone)
Le salaud ! ... L'emmerdeuse est à la mer, elle n'en saura rien, alors, un moment de gêne est vite passé et voilà le résultat. Attends un peu, mon bonhomme !
(elle voit Germaine) (sèche) Germaine, vous voulez passer à travers le meuble ? ... Ca vous dérangerait d'aller secouer votre chiffon à côté ?

(Germaine sort en haussant les épaules)

(elle fait le numéro) Ah, la solitude lui pèse ?!
Le poids du désespoir, le poids de l'angoisse ... Et bien, il va voir de quel "poids" je me chauffe !

PATRICK, CHRISTINE.

ACTE 1 / SCENE 5
=====

(Patrick revient de la salle de bain)

- PATRICK : Christine !
- CHRISTINE : (froide) Mais ... qu'est-ce que tu fais ici ? J'essayais de t'appeler au bureau ! (elle raccroche)
- PATRICK : Et toi, je te croyais à la mer ?
- CHRISTINE : (pas heureuse) Lesley est malade et il fait un temps de cochon. Déjà que garder les gosses à l'intérieur c'est pas tâche facile, mais tu connais ton fils: le moindre bobo et le monde doit être à ses pieds.
- PATRICK : Qu'est-ce qu'il a ?
- CHRISTINE : Il tousse et il joue la comédie. (silence)
Enfin, à part ça, ici, la vie va comme tu veux ?
- PATRICK : Heu, ... oui, rien de spécial.
- CHRISTINE : Tu as pris congé aujourd'hui ?
- PATRICK : Oui, ... enfin non, ... non, je ne suis pas au mieux de ma forme en ce moment. J'ignore pourquoi, mais j'ai les jambes lourdes, la tête lourde, les bras ...
- CHRISTINE : ... lourds ! Bref, comme je le supposais, ta vie de célibataire te pèse ?
- PATRICK : Oui, ... oui, et ... plus que tu ne penses. Quand tu n'es pas là, un vide lugubre envahit la maison, les plantes s'étiolent, le chien ne veut plus sortir, ...
- CHRISTINE : On n'a pas de chien !
- PATRICK : C'est une image. Et moi, regarde dans quel état j'erre ...
- CHRISTINE : Pardon ?
- PATRICK : J'erre, ... je erre, je me morfonds, je me traîne de la TV à mon lit. La gorge sèche en permanence, l'envie de tout foutre en l'air, j'ai les mains moites et les pieds poites, je suis comme Romeo sans sa Juliette, comme une pomme de terre sans sel, comme Toulouse sans Lautrec. (change de ton) Alors, tu vois, aujourd'hui, j'avais un pressentiment, une voix intérieure, là au fond, qui me disait: "Ta petite Christine va rentrer bientôt". Et

moi, comme un con, j'ai cru cette muse et je n'ai pas hésité à me faire porter pâle au bureau ... Ma chérie, embrasse-moi.

CHRISTINE : (sèche) Tu te fous de ma gueule ?

PATRICK : Hein, mais ... t'es pas heureuse de ... ?

CHRISTINE : Pour un peu, tu allais m'attendrir, tiens ... Dis-moi, et la nuit ?

PATRICK : Quoi, la nuit ?

CHRISTINE : Tu ... dors bien, tu fais des rêves d'évasion ?

PATRICK : (ne comprend plus) Mais oui, ... bien sûr, sauf que le lit paraît si profond quand tu n'es pas là ...

CHRISTINE : Et ça, qu'est-ce que c'est ? (elle lui jette son portefeuille)

PATRICK : Ca ? ... Mon portefeuille.

CHRISTINE : Merci, je vois bien que c'est pas ta brosse à dents !

PATRICK : (il se fâche pour mieux se défendre) Mais enfin, Christine, que signifie cette comédie ? Tu ne places pas deux mots cohérents l'un derrière l'autre, tu me reçois comme un chien dans un jeu de quilles et tu me parles de mes nuits, mes rêves, mon portefeuille et ma brosse à dents. Si c'est un jeu, dis-moi par où commencer !

CHRISTINE : Où étais-tu la nuit dernière ?

PATRICK : Mais ... dans mon lit !

CHRISTINE : TOUTE la nuit ?

PATRICK : Toute la nuit, toute la nuit, ... tu sais, en cette saison, la nuit ... c'est court.

CHRISTINE : C'est bien mon avis.

PATRICK : Ecoute, arrête de tourner autour du pot et une fois pour toutes, où veux-tu en venir ?

CHRISTINE : Que faisait ton portefeuille cette nuit à 4h, dans la rue de l'Arbalète, devant le Lycée Lafargue ?

PATRICK : De ... de ... devant le Ly ... le Lyly ... le Lycée Lafargue ? ... Si je le savais ! (silence) Ah ! Ca y est, ça me revient. Où ai-je la tête ! J'ai tellement de tracasseries au bureau que ma mémoire me joue parfois des tours. Figure-toi que j'ai retrouvé, tout à fait par

hasard, un ami, un vieil ...

CHRISTINE : ... ami d'enfance que je n'avais plus vu depuis 10 ans, c'est ça ?

PATRICK : ... Oui, exactement. Alors, tu vois, il m'a passé un coup de fil hier ... avant hier ... soir ... vers midi, ... pour m'inviter à la soirée des anciens du Lycée. C'est vrai que j'y ai passé 6 ans et c'est toujours émouvant de retrouver des anciens camarades avec qui ont fait les 400 coups. Bref, il a insisté, insisté et ... et moi, tu me connais, plutôt pantouflard, surtout que tu n'étais pas là, alors il a fallu qu'il insiste beaucoup, très beaucoup pour que, à contre-cœur et avec des pieds de plomb, je consente à l'accompagner. Oh, je n'y ai passé qu'une petite demi-heure, juste le temps de retrouver Bertho - il n'a pas maigri, tu sais - le grand Remy, Barlojeux, Cremer, Anthonin et même Longwy, tu sais, not' prof de math ...

CHRISTINE : Tiens, je croyais qu'il était mort l'an passé ?

PATRICK : Heu ... oui, ... Gaspard, ... Gaspard Longwy, mais je te parle de son frère, ... Armand. Il était ... aussi prof de math. C'était une famille de matheux. Sauf le père, ... que je n'ai pas connu d'ailleurs. La mère par contre ... Et Roucasse, tu sais avec sa barbe, (il mesure) il était là aussi. Ah, c'était une belle soirée, ça manquait un peu d'animation, peu d'ambiance, mais ...

CHRISTINE : Et tu as vu tous ces gens en une demi-heure ?

PATRICK : Oui, ... oui, ... ils étaient groupés. Alors, le temps d'offrir une tournée et je suis rentré vers les ... va-t-en savoir ! Quant à mon portefeuille, j'ai dû l'égarer malencontreusement, peut-être en entrant dans ma voiture.

CHRISTINE : Et tu crois que je vais avaler ça ?

PATRICK : Mais, ... je n'ai strictement rien d'autre à te raconter.

CHRISTINE : (qui se calme) Je connais ce genre de retrouvailles. Un prétexte de plus pour s'adonner à des beuveries sans limites au nom de je-ne-sais quelle camaraderie de collège.

PATRICK : Christine, allons, qu'est-ce que tu vas imaginer là ! Tu me déçois, tu sais. Ce ... manque de confiance à mon égard me fait énormément de peine. Nous sommes adultes et je pense quand même qu'après autant d'années de vie commune, il est temps de cesser ces chamailleries d'adolescents attardés. J'ai retrouvé des copains perdus de vue depuis belle lurette et nous avons bu un verre ensemble. C'est tout ... Une soirée sans importance, assez terne du reste, sans ... surprise, je te l'ai dit. J'ai bu ... deux cocas et une petite bière avant de rentrer en droite ligne dans mon lit. Voilà ... C'est comme je te le dit.

- CHRISTINE : Tiens, j'ai retrouvé mademoiselle Louise à la mer.
- PATRICK : (qui s'en fiche) Ah oui, elle va bien.
- CHRISTINE : Oh, elle ne se renouvelle pas beaucoup en tout cas. Elle n'arrête pas de se plaindre de son mari, que c'est un fainéant, qu'il boit de plus en plus, bref, il n'a que des défauts, cet homme-là.
- PATRICK : Ah bon ! ... Mais dis-moi, pour en revenir au portefeuille, tu l'as retrouvé ... comment ?
- CHRISTINE : C'est sans importance, des gens aimables se sont donnés la peine de te rapporter ton bien. (changement de ton) Bon, c'est pas tout ça, j'ai promis aux gosses d'être de retour au plus vite, même si le temps n'est pas très engageant. Alors ... quelle heure est-il maintenant ? (elle consulte sa montre) Ben, pourquoi pas, juste le temps de prendre un bon bain, ça va me détendre.
- (elle va vers la salle de bain)
- PATRICK : C'est ça ... (silence) NON !!
- CHRISTINE : (elle se saisit) Mais enfin, t'es fou de crier comme ça ?
- PATRICK : Non, je ... heu, pas de bain aujourd'hui !
- CHRISTINE : Mais, c'est nouveaux, ça, tu ne veux pas que je prenne un bain ?
- PATRICK : Si, bien sûr, mais j'ai ... (il cherche) j'ai lu qu'un bain le matin, c'est mauvais pour ... la musculature. Ça ramollit les tendons, ça flétrit la masse ... syn ... para ... lantalgique et le cholestérol.
- CHRISTINE : (qui rit) Depuis quand te soucies-tu de ma musculature et de mon taux de cholestérol ?
- PATRICK : Parce que tout simplement ta santé me tient à coeur. Alors, inutile de s'adonner à des pratiques douteuses ...
- CHRISTINE : J'ignorais que prendre un bain est une pratique douteuse!
- PATRICK : Et puis tu sais que le robinet a fait plus d'une guerre. Alors, ça éclabousse et ça tâche les murs ... (silence) Par contre, une douche, voilà qui est revigorant, tonique et sain ! (il l'entraîne par le bras) Pourquoi ne prendrais-tu pas une bonne douche, bien chaude ?
- CHRISTINE : Tu crois que ... ?
- PATRICK : On ne loue pas suffisamment les vertus d'une douche. Voilà, prends ton temps et profite-en bien.
- CHRISTINE : Si tu crois que c'est plus sain ... (elle sort)

PATRICK, BERNARD, GERMAINE, LE PLOMBIER.

A C T E 1 / S C E N E 6
=====

Note: le plombier est efféminé.

(Patrick court vers la porte de la salle de bain)

PATRICK : Bernard, Bernard !

BERNARD : (off) Quoi ?

PATRICK : Dépêche-toi, mon vieux, dépêche-toi ... Depuis le temps que t'es dans cette salle de bain, tu ne voudrais pas accélérer un peu la cadence !

BERNARD : (off) T'es sympa, mais je n'ai même pas encore eu le temps de me sécher complètement. Et puis, tu sais, ton robinet, effectivement, il réserve des surprises.

(Germaine entre, mais Patrick ne la voit pas)

PATRICK : Ecoute, mon grand, je me moque pas mal de ton robinet ou de tes états d'âmes concernant ma plomberie. Ne pose pas de questions et sors de cette salle de bain.
(il voit Germaine) Ah, Germaine, vous tombez bien. Je sais que je n'ai pas l'habitude de vous faire des confidences sur ma vie privée, mais je viens de me mettre dans une situation difficile. Alors, il faudrait que vous m'aidiez à en sortir.

GERMAINE : ...

PATRICK : Et ne posez pas de questions, je vous en prie, le temps presse. Voilà: ma femme est sous la douche ...

GERMAINE : Et alors ?

PATRICK : Je sais, ça n'a rien d'exceptionnel. Et puis, cessez de m'interrompre à tout bout de champs, c'est agaçant à la fin ! (silence) Je disais donc que ma femme est sous la douche. Vous me suivez ? ... Bien. Ce qui est plus insolite, c'est que mon ami Bernard ...

GERMAINE : ... est avec elle !

PATRICK : Mais non ! ... Ah la la, si vous n'y mettez pas un peu du vôtre, on n'y arrivera jamais. Monsieur Bernard, lui, prend un bain.

GERMAINE : C'est très bien ça, ça fait plaisir.

- PATRICK : Quoi ?
- GERMAINE : Des gens propres !
- PATRICK : Germaine, ma femme ne sait pas que mon ami prend un bain. Elle ignore même jusqu'à son existence.
- GERMAINE : Et ... qu'est-ce que vous attendez de moi ?
- PATRICK : Que vous fassiez l'impossible pour qu'ils ne se rencontrent pas et que Monsieur Bernard disparaisse dans la nature au plus vite. Est-ce clair ?
- GERMAINE : ...
- PATRICK : Je vous ai dit: ne posez pas de questions et faites-moi confiance: je n'ai nullement envie de m'embarquer dans des explications sans fin. Vous avez sans doute eu l'occasion en 6 ans de maison de vous rendre compte de la susceptibilité de mon épouse, pour ne pas dire des excès de jalousie et de suspicion dont elle peut faire preuve.
- GERMAINE : Oh, ... je n'aime pas ça, je n'aime pas ça du tout ...
(silence) enfin, si ça peut vous rendre service.
- PATRICK : (à Bernard) Et alors, Narcisse, on a finit de se pomponner ?
- BERNARD : (off) voilà, voilà, on se calme, ... je mets mes chaussettes.
- PATRICK : Germaine, dans la minute qui suit, Monsieur Bernard doit être au coin de la rue, vous m'entendez ?
- GERMAINE : Oui, oui, j'ai compris.
- PATRICK : Ca m'étonnerais ... Et ce taxi qui n'arrive pas ! ... Heu, ... s'il me cherche, je suis ... au jardin ... ou ailleurs ! (pour lui même) Le plus loin possible, en tout cas !

(il sort)
- GERMAINE : Ah, il est gonflé, hein ! Germaine est bonne à faire le ménage et à dénouer les magouilles de Monsieur.
(silence) Mais la compromission d'une honnête femme, ça, c'est la moindre de ses préoccupations. Enfin, c'est le lot des petites gens. (elle va vers la salle de bain) Et alors, Jeannette, on a fini de se maquiller ?
- BERNARD : (qui sort de la salle de bain, en terminant de s'habiller) Dites donc, quand vous avez une idée quelque part vous, ... Tiens, Patrick n'est pas là ?

- GERMAINE : Il est au jardin .
- BERNARD : Bien, je vais aller le saluer et le remercier pour son hospitalité.
- GERMAINE : (qui l'arrête) Pas le temps, vous devez vider les lieux au plus vite. Je suis désolée, Monsieur, mais les consignes sont claires: pas de mélange explosif dans la maison, il faut vous tirer.
- BERNARD : Bon, bon, je m'en vais, mais c'est pas une raison pour me jeter comme un malpropre.
- (ils vont vers la sortie)
- GERMAINE : Ca non, puisque vous sortez du bain ! (elle rit)
- BERNARD : (il rit aussi) (druagueur) Vous savez que vous êtes une femme étonnante, Germaine, et croyez-moi, les femmes, j'en connais un brin.
- GERMAINE : (gênée, elle rougit) Monsieur Bernard, voyons ...
- BERNARD : Et mon taxi dans tout ça ?
- (on sonne)
- GERMAINE : C'est sans doute lui.
- BERNARD : Laissez, j'y vais.
- (il ouvre et le plombier entre)
- PLOMBIER : Bonjour, je suis bien chez Monsieur du Plessy ?
- GERMAINE : Oui, c'est ici.
- PLOMBIER : Ah, ben vous m'en voyez ravi. Je suis le plombier.
- GERMAINE : C'est pas trop tôt !
- PLOMBIER : (se tourne vers Bernard) Ah, Monsieur du Plessy, les clients de nos jours sont tous pareils: on attend la dernière minute pour appeler le plombier et alors on peste quand le robinet fuit ou quand un tuyau se fait la malle. Enfin, nous avons une profession bien ingrate.
- BERNARD : Monsieur, je ne suis pas ...
- PLOMBIER : ... Vous n'êtes pas fâché ? Ah, je suis soulagé, parce que s'il y a bien quelque chose qui m'irrite, ce sont des clients fâchés. Ca me fait tout drôle là et je suis contrarié pour le restant de la journée.

BERNARD : Monsieur le plombier ...

PLOMBIER : En général, quand on me connaît un peu, on m'appelle Plonplon. Je trouve ça tellement plus sympa de briser d'un seul coup cette barrière que trop de gens placent entre eux et les petits artisans. Nous sommes tous des hommes et y a pas de raison ...

GERMAINE : (qui s'énerve) Monsieur le plombier, ce n'est pas Monsieur du Plessy.

PLOMBIER : Ah ! ... (silence) Mais quelle importance ...

BERNARD : Je suppose que vous venez pour le robinet de la salle de bain ?

PLOMBIER : Monsieur du Plessy n'a pas précisé.

GERMAINE : Je vais vous demander de patienter en attendant son retour.

BERNARD : Laissez, Germaine, ce n'est pas la peine de perdre du temps, je peux montrer à Monsieur le robinet récalcitrant.

GERMAINE : Monsieur Bernard, il faut partir !

BERNARD : 30 secondes, y a pas le feu, et le taxi n'est pas là. Venez, Monsieur ...

PLOMBIER : Plonplon !

BERNARD : (il l'entraîne à la salle de bain) Je viens de faire l'expérience d'une manipulation douloureuse, ... et c'est pareil pour le chaud et le froid, y a de l'eau jusqu'au plafond. (ils sortent) Notez que dans cette maison, tout le reste est à l'avenant: des portes qui ne ferment plus, le papier peint qui ...

GERMAINE : Monsieur Bernard ! ... (un peu paniquée) Ah, la, la, c'est pas vrai ! Et Madame qui va arriver ... Mais pourquoi est-ce qu'on s'acharne comme ça sur moi ? Et pourquoi doit-il ramener des hommes à la maison ? Je la connais, ça va faire un pétard de tous les diables. Elle va m'accuser de complicité avec son mari, elle qui a en moi une confiance aveugle ... Monsieur Bernard, je vous en prie !

BERNARD : (excédé) J'arrive, oh la la ...

(la porte reste coincée et la poignée tourne ... sans succès)

(off) Mais, ... Germaine, ouvrez-moi !

- GERMAINE : (qui s'est précipitée sur la porte) Mais je ne peux pas, c'est coincé. (ils essayent)
- BERNARD : (off) Je veux sortir d'ici !! (il secoue la porte)
- GERMAINE : (panique complète) Je vous avais dit de partir !
(elle pleure) Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?
- BERNARD : (off) Allons, Germaine, ne vous mettez pas dans des états pareils pour une serrure bloquée, bon sang. Allez plutôt chercher Monsieur Patrick, en un tour de main, nous serons délivrés, c'est l'affaire de quelques minutes.
- PLOMBIER : (off) Oh, mais rien ne presse au contraire, vous allez pouvoir m'aider à tenir le robinet.
- BERNARD : (off) Vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde, compris ?
- GERMAINE : (qui court vers la cuisine) Monsieur Patrick, Monsieur ...

CHRISTINE, GERMAINE, PATRICK.

ACTE 1 / SCENE 7
=====

(Christine entre et arrête Germaine en pleine course)

CHRISTINE : Et bien, et bien, où courez-vous comme ça ?

GERMAINE : Monsieur P ... (elle s'arrête net) heu, je ...
j'appelais votre mari pour ... pour l'aspirateur !

(silence)

CHRISTINE : Quoi, l'aspirateur ?

GERMAINE : Il ... crachotte.

CHRISTINE : Il crachotte ?

GERMAINE : Oui, il ... hoquette.

CHRISTINE : Il hoquette ?

GERMAINE : Il hoquette !

CHRISTINE : Ah bon !

(un bruit dans la salle de bain)

C'est toi mon chéri ?

GERMAINE : (nerveuse) Il ... il est au jardin ...

CHRISTINE : (douce) Mais ... qu'est-ce que vous avez, ma petite Germaine ? Vous me semblez si excitée, je ne vous ai jamais vue aussi alarmée, quelque chose ne va pas chez vous, c'est encore votre mari qui vous tracasse ? ... Venez près de moi, asseyons-nous un instant, hein !

GERMAINE : Non Madame, tout va très bien, je vous assure.
(elle fond en larmes)

CHRISTINE : (maternelle) Allons, allons, en voilà un gros chagrin. Tenez, prenez mon mouchoir.

GERMAINE : Merci. (elle se mouche violemment)

CHRISTINE : Et ben, ... comme ça, il sera baptisé ! (elle récupère le mouchoir)
Dites-moi, qu'est-ce qui ne va pas ? Vous m'aviez l'air en pleine forme quand je suis rentrée ce matin. La santé est robuste, l'oeil est vif, j'ai devant moi une Germaine inébranlable et puis voilà qu'elle craque d'un bloc.

GERMAINE : Si ça peut vous rassurer, ma santé est excellente, je vous remercie.

CHRISTINE : Mais alors, qu'est-ce qui ...

GERMAINE : Oh, simplement l'accumulation d'un tas de petites choses sans importance. Des contrariétés bien anodines en regard des malheurs du monde ... (silence) Mais quand même ... (elle pleure à nouveau)

CHRISTINE : Ne me dites pas que mon mari a été méchant avec vous, parce que ça, je ne l'admettrais pas.

GERMAINE : Votre mari ?

CHRISTINE : Oui, je sais qu'il n'est pas très boute-en-train et que l'imprévu n'est pas son truc. Mais que voulez-vous, quand il est seul, il devient teigneux et un peu acariâtre ... Pour tout dire, il est même franchement emmerdant ! Mais ce n'est pas une raison pour vous maltraiter. D'ailleurs, je vais l'appeler parce que j'aimerais lui faire la leçon une bonne fois pour toutes.

GERMAINE : NON, ... non, c'est inutile, il n'est pour rien dans mes états d'âme ou alors ... si peu. Ne nous attardons pas sur ma petite faiblesse passagère, hein ! Vous savez, avec l'âge, on est sujet à des ... des "sautes d'humeur incontrôlables" ... je crois que c'est comme ça que le docteur il a dit.

CHRISTINE : Avec l'âge, avec l'âge !! Comme si vous alliez entrer à l'hospice. Vous ne faites pas encore partie du troisième âge, que je sache ?

GERMAINE : Disons que je n'ai plus 20 ans. Et puis, y a aussi que mon fils m'en fait voir de toutes les couleurs.

CHRISTINE : Quel âge a-t-il maintenant ?

GERMAINE : 22 dans un mois. Mais il me tuera à petit feu, c'est moi qui vous le dit.

CHRISTINE : Il manque de maturité, mais vous savez ma petite Germaine, la maturité, c'est comme les rhumatismes: qu'on le veuille ou non, on n'y échappe pas.

GERMAINE : Il m'aura tout fait, à moi, sa propre mère, moi qui me suis saignée aux quatre veines pour l'éduquer dans le droit chemin. Et voilà le résultat.

CHRISTINE : Vous êtes d'un conformisme ... Ne vous accablez pas comme ça, le temps pour lui de se forger une personnalité, de prendre confiance en lui, et croyez-moi, il sera méconnaissable ... Et puis, s'il rencontre l'âme soeur, une heureuse

nouvelle, c'est vite arrivé, hein ... bonne maman !

GERMAINE : (qui reprend du poil de la bête) Madame Christine, vous vous moquez de moi.

CHRISTINE : Mais pas le moins du monde, c'est dans l'ordre des choses. Il est beau garçon, y a pas de raison pour que ... Hein ? Ah, je vous assure, mon mari n'a pas cherché longtemps le mode d'emploi. C'était plutôt le genre cosaque qui courait plus vite que son cheval ... Sans élan, crac, 3 enfants d'un coup !

GERMAINE : D'un coup ??

CHRISTINE : Enfin, en 4 ans. Vous savez que mon mari est un grand sportif, un marathonnier, alors ... Quand il est lancé, ... il a intérêt à porter un parachute, hein, sans quoi, paf, il s'écrase. (rires, silence) Et quand il s'écrase, ça fait mal ! (silence, changement de ton) Mais pourquoi je vous raconte tout ça, moi ?

GERMAINE : Pour me remonter le moral.

CHRISTINE : Et ... il en est où le moral ?

GERMAINE : Si la journée se termine mieux, qu'elle n'a commencé, je vais gagner la médaille d'or de l'aspiro-batteur !

CHRISTINE : (elle rit) Ah Germaine, vous êtes impayable ! Je constate avec plaisir qu'un rien vous remet d'aplomb. (elle se lève) Très bien, ma fille, au boulot, parce que moi j'ai encore une course à faire avant de reprendre le chemin de la côte.

(Patrick entre)

(courtoise) Ah, te voilà. Germaine te cherche partout, elle a besoin de toi. Où étais-tu ?

PATRICK : Heu, ... au jardin, je ... rangeais quelques outils. En même temps, je prenais l'air et ça m'a fait le plus grand bien.

(Christine se retourne et Patrick fait des signes à Germaine)

CHRISTINE : Dis-moi, mon chéri, dans quelques heures, je pars rejoindre les enfants. Tu ne viendrais pas passer un jour ou deux avec nous ? Tu dois t'ennuyer ici tout seul ?

PATRICK : (qui n'a pas écouté) Oh, tu sais, je suis débordé de boulot et franchement la montagne, c'est pas ...

CHRISTINE : La montagne ? ... Mais je te parle de la mer.

PATRICK : Ta mère ?

CHRISTINE : Patrick voyons, tes jeux de mots de potaches ne font rire personne, même pas Germaine.

(elle se retourne et Patrick recommence avec Germaine)

Je te demande si oui ou non tu viens nous rejoindre à la côte ? ... Tes enfants te réclament ... (caline) ... et moi aussi d'ailleurs !

PATRICK : Christine, sois raisonnable, ce n'est pas parce que j'ai pris congé aujourd'hui pour te voir, (Germaine s'offusque) que le restant de la semaine m'appartient. Au contraire, je sublime l'état de dénuement complet dans lequel me laisse mon épouse par une boulimie de travail qui m'interdit toute rêverie. Heureusement que Germaine est à mes côtés, hein mon Biquet, sans quoi je mourrais de faim.

(les gestes entre Germaine et Patrick continuent)

CHRISTINE : Comme c'est touchant ! ... (silence) Enfin, ce sera pour le week-end. En attendant, j'aimerais que tu jettes un oeil, et le bon, sur l'aspirateur.

PATRICK : Il est en panne ? ... (sarcastique) Comme c'est dommage !

CHRISTINE : Je ne comprends pas, il est neuf. Germaine prétend qu'il ... qu'il ...

GERMAINE : ... il hoquette.

PATRICK : Il hoquette ?

GERMAINE : Oui, il hoquette sur ma moquette !

PATRICK : Dans ce cas, s'il hoquette sur vot' moquette, je n'hésiterai pas un seul instant à vous rendre service ... moi ! (il a compris que Bernard est dans la salle de bain)

GERMAINE : Mais Monsieur ...

PATRICK : Silence, Messaline !

CHRISTINE : Patrick, tu n'es pas drôle. (elle consulte sa montre) Ouh la la, je n'aurai même plus le temps de passer chez le pharmacien.

PATRICK : Quelle énergie ! On dirait un diable qui sort de sa boîte.

(la porte de la salle de bain s'ouvre violemment et Bernard et le plombier apparaissent. Le plombier a un tournevis en main)

CHRISTINE, BERNARD, PATRICK, GERMAINE,
PLOMBIER, TAXI.

ACTE 1 / SCENE 8
=====

(saisissement général)

CHRISTINE : (elle hurle et fait un bond) Aaaaaah !!

(le moment de stupeur passé)

BERNARD : Heu, ... on dérange ?

PATRICK : (hors de lui, hystérique) T'es fou ... t'es fou, ...
non, mais t'es fou ! ... T'es marteau ... faire une peur
pareille. Tu te rends pas compte.

BERNARD : Mais calme-toi, ça fait 10 minutes que j'essaie de sortir
de cette foutue salle de bain.

GERMAINE : (très nerveuse, à Christine) J'avais bien dit à Mon-
sieur Bernard qu'il devait partir, c'est lui qui s'est
obstiné et qui a voulu accompagner l'autre monsieur dans
la salle de bain.

PLOMBIER : Et alors ! Y a pas de mal à ça, il faut pas l'agonir
d'injures parce qu'il m'a montré le robinet vicieux. C'est
un monde, ça !

GERMAINE : Vous, occupez-vous plutôt de vos tuyaux au lieu de me
faire passer pour une moucharde, ... plombier d'opérette !

PLOMBIER : (offusqué) Oh !

PATRICK : Germaine, ne commencez pas à vous en mêler, hein !

CHRISTINE : (gueule) C'est pas bientôt fini ce cirque !?

(silence, un ange passe)

Si ça ne vous dérange pas trop, j'aimerais avoir quelques
éclaircissements. (sarcastique) Moi aussi j'aime-
rais participer à la fête, ... alors, si on voulait me
faire l'honneur des présentations, moi aussi je pourrais
pousser la chansonnette. (silence) Qui êtes-vous,
Messieurs, et que faites-vous dans ma salle de bain ?

PLOMBIER : Moi je suis le plombier et je viens pour le robinet de
Monsieur.

CHRISTINE : (à Patrick) Qu'est-ce qu'il a ton robinet ?

PATRICK : Mais enfin, Christine, ça fait 3 mois au moins que le ro-
binet de la salle de bain fuit.

- BERNARD : S'il n'y avait que le robinet !
- CHRISTINE : Et vous, vous êtes son ange gardien ?
- BERNARD : (dragueur) Oh non, ma p'tite dame, je me présente: Bernard Gendry, ami de Patrick et la coqueluche de ces dames. Un mot, un geste et je suis à vos pieds. Mes hommages, Madame, vous êtes charmante.
- PATRICK : (froid) Bernard, Christine est ma femme !
- BERNARD : Je m'en doutais un peu, mais mon opinion à son sujet n'a pas changé: (à Christine) vous êtes charmante.
- CHRISTINE : Mon cher monsieur, vos compliments me vont droit au coeur et je vous remercie pour votre prévenance, mais je me permets de réitérer ma question: que faites-vous dans ma salle de bain ?
- BERNARD : Pour vous parler franchement, je vous avouerai que vous posez là une question fondamentale dont l'audace n'a d'égale que la pertinence, j'en conviens. Mais si je vous explique comment je me suis retrouvé avec votre plombier dans votre salle de bain, vous ne me croirez pas. Alors, pour vous éviter l'angoisse du doute, je préfère ne pas vous le dire. Que l'apaisement soit dans votre coeur.
- PLOMBIER : Bon, moi je retourne à mon robinet, parce qu'avec tous ces matatas, on finirait par oublier que j'ai encore un boulot fou sur les bras.
- (il sort)
- PATRICK : Ma chérie, Bernard est arrivé ce matin à l'improviste pour me saluer. On ne s'est plus vu depuis ... pfff des années et il s'est souvenu de notre adresse. C'est sympa à lui d'ailleurs de garder au fond de son coeur une petite place pour ses amis, ... ses vrais amis, pas vrai, Bernard ?
- GERMAINE : (qui passe près de Patrick) Faux jeton !
- (elle sort vers cuisine)
- BERNARD : Oui, mon grand, ça fait longtemps que j'y pense, mais la vie tumultueuse des affaires m'accapare pratiquement jour et nuit.
- CHRISTINE : Ah, vous faites une belle paire tous les deux. Pour un peu, on vous croirait. (silence) Enfin, je ferai semblant de marcher dans la combine. Ca vous va comme ça ?
- (important: Patrick a les mains en poche)

BERNARD : Christine -je peux vous appeler par votre petit nom ? - Christine, Patrick m'a longuement parlé de vous et je peux vous avouer qu'il ne lui a fallu que quelques minutes pour me donner l'envie de vous rencontrer. Vous formez un couple remarquable et votre mari ne tari pas d'éloges à votre égard. Oh, je ne devrais pas vous parler de la sorte et garder pour moi les confidences qu'il m'a faites au nom de notre amitié ... Mais je crois qu'il ne m'en voudra pas de vous ouvrir les portes de son jardin secret. Il parle de vous comme un jardinier parle de ses roses ... les épines en moins ! Maintenant que je vous vois, que je vous touche, c'est vrai, vous êtes fait l'un pour l'autre et cette confiance aveugle que vous éprouvez fait du bien là.

(pendant ce temps, Patrick chipote dans sa poche et en sort un tissu: c'est un slip de femme, coincé entre ses doigts)

Quelle douceur infinie doit planer sur votre vie de famille, quels ... sanglots longs des violons de l'automne doivent bercer votre coeur d'une langueur monotone.

CHRISTINE : (attendrie et admirative) Comme c'est beau ce que vous dites là !

BERNARD : Oui, c'est de moi, j'ai un don pour l'improvisation.

CHRISTINE : (les larmes aux yeux) Mon chéri, ... c'est ... c'est vrai ce que dit Bernard ?

(Patrick remet précipitemment la main en poche)

PATRICK : Hein ? ... Oh oui, oh oui, oh la la oui ...

BERNARD : Ma petite Christine, veillez bien sur lui, c'est un homme plein de richesses, bourré de talent et d'humour et qui ne vit que pour sa femme.

(Patrick continue à essayer de se dépêtrer du slip)

CHRISTINE : Bernard, vous êtes vous même un homme très très agréable et je vous demanderai d'avoir la gentillesse d'excuser mes débordements de tout à l'heure, mais le choc et ...

BERNARD : Je vous comprends.

CHRISTINE : (à Patrick) Mon chéri, je file, je vais vraiment être en retard. Je serai de retour dans une heure.
(snob) Ton copain est ... très sympa.
(elle va vers la sortie) Monsieur Bernard, j'ai été très heureuse de faire votre connaissance. A bientôt, j'espère.

(elle prend son manteau et sort)

- BERNARD : Madame ... Mmm, elle est charmante !
- PATRICK : (froid) Bernard ?
- BERNARD : Oui ?
- PATRICK : (il sort le slip de sa poche) Qu'est-ce que c'est que ça ?
- BERNARD : Ca ? Un slip !
- PATRICK : Merci, un moment j'ai cru que c'était le drapeau américain ... Qu'est-ce que ce slip fait dans ma poche ?
- BERNARD : Est-ce que je sais, moi ! C'est ton froc, pas le mien.
- PATRICK : Tu sais très bien que MON froc a transité par TES fesses cette nuit.
- BERNARD : Si ça peut te rassurer, ce slip n'est pas à moi.
- PATRICK : Et pendant que monsieur fait des ronds de jambes et des courbettes devant ma femme, moi je me débats avec un slip aux origines douteuses et qui a perdu sa propriétaire dans la poche de mon falsard en ballade. Y a sans doute pas de quoi fouetter un chat ?
- BERNARD : (hausse les épaules) Tant d'histoires pour si peu choses !
- (on sonne)
- PATRICK : Laissez Germaine, j'y vais.
- (il ouvre, c'est le chauffeur de taxi)
- TAXI : Bonjour, vous avez commandé un taxi ?
- PATRICK : Ah, enfin, c'est pas trop tôt ... Bernard, ton taxi.
- BERNARD : J'arrive.
- TAXI : Pas trop tôt, pas trop tôt ! Vous croyez que vous êtes le seul ?
- PATRICK : (furieux, gueulant) Ah, vous n'allez pas vous aussi m'agresser, hein ? Parce que, ... j'ai mon compte pour aujourd'hui.
- TAXI : Vous fâchez pas, M'sieur, moi je disais ça ...
- PATRICK : Oui, ça va, ça va, emmenez plutôt Monsieur avant qu'un autre cataclysme ne s'abatte sur ma tête, parce que quelque chose me dit que c'est pas mon jour à moi. Enfin ...

- TAXI : On se sent mieux depuis cette nuit ?
- PATRICK : Comment ?
- TAXI : Oui, c'est moi qui vous ai embarqué rue de l'Arbalète ...
Ah, vous en teniez une bonne, hein, tous les deux !
- PATRICK : Heu, ah oui, ... oui, je me souviens, ... oui, oui, maintenant je vous reconnais.
- TAXI : Quel succès, hein ! Comme je disais à Maurice, mon copain, c'était vous la star de la nuit. Avec tous ces gens qui chantaient, malgré l'accident.
- BERNARD : Un accident ?
- TAXI : Oui, une voiture qui brûlait, même qu'on a dû appeler les pompiers.
- PATRICK : Ah, bon !
- BERNARD : Bien, Patrick, je te laisse, salut et merci pour tout.
- TAXI : (salue Patrick) Monsieur.
- PATRICK : Tchao, Bernard et bonne chance pour ta voiture ... Hé, t'oublies ton trophée de chasse! (il lui lance le slip)

(Bernard sort)

C'est vrai à la fin, on n'est plus chez soi. Enfin, tous comptes faits, Christine a passé l'éponge avec une rapidité surprenante, ce qui nous a épargné à tous un flot de jérémiades et de plaintes lascives à faire perdre son calme à un moine thibétain. Je connais l'oiseau ...

(le téléphone sonne)

Et ça continue ! (il décroche) Allo ! ... Salut Monique, tout va bien au bureau ? ... Pardon ? ... Ma voix ? Quoi ma voix ? ... (il se souvient, voix du Parrain) Ah oui, ma voix ! ... Ben, vous savez, ça va ça vient, des hauts et des bas ... comment ? ... Oh, disons que je survis ... Hein ? ... oui ... oui ... Quoi ! Le patron veut me voir maintenant ? ... Mais Monique, je souffre ! ... il s'en fiche ? ... Ah, bon, bien, ... laissez-moi le temps de m'habiller et j'arrive ... c'est ça, à tout à l'heure ! ... (il raccroche) (il prend sa malette et va vers la porte) Quand je dis que c'est pas mon jour !

(il sort)

GERMAINE, PLOMBIER, SARAH.

A C T E 1 / S C E N E 9
=====

(Germaine entre)

GERMAINE : Monsieur ! ... Monsieur ! ... (elle le cherche)
Tiens, il me semblait pourtant l'avoir entendu parler
au téléphone. (elle va vers la porte latérale)
Monsieur ! ...

PLOMBIER : (qui apparaît) On m'appelle ?

GERMAINE : Vous n'avez pas vu Monsieur du Plessy ? Il était là y
a pas 5 minutes.

PLOMBIER : En tout cas, il n'est pas dans la salle de bain.
(il appelle aussi) Monsieur du Plessy ? Ouh ouh !

GERMAINE : Bon, ça va comme ça, c'est qu'il est sorti. Je vais en
profiter pour terminer ma moquette, parce que depuis ce
matin, ...

(on sonne)

Et voilà ! Les meilleures intentions sont anéanties
par des coups de sonnette intempestifs. Il est dit que
cet aspirateur resterait muet pour le restant de la
journée.

(elle ouvre)

PLOMBIER : En tout cas, ça défile ici !

(il retourne dans la salle de bain)

SARAH : (qui entre sans autre forme de politesse) Bonjour,
je suppose que je suis chez Monsieur du Plessy ? Mmm,
pas mal son petit chez lui. C'est pas comme ça qu'il me
l'avait décrit, mais y a de la classe. Ouh, je suis
éreinée, (elle se laisse tomber dans un fauteuil)
j'ai les pieds en feu et la rotule qui frise.
(elle ôte ses chaussures)

GERMAINE : (éberluée, figée) Allons bon, v'là aut' chose !

SARAH : Vous êtes sa nounou ? On a beaucoup causé, mais je ne me
souviens pas qu'il ait parlé de vous. Enfin, peu importe,
de toute façon, avec ce qu'on a descendu, il est bien
possible que je ne l'aie pas reçu 5 sur 5 ... Mon Biloulou
n'est pas là ?

- 38 -
- GERMAINE : Biloulou ?
- SARAH : Figurez-vous qu'on s'est rencontré cette nuit à la faveur d'un tango exotique et qu'on ne s'est plus quittés jusqu'à l'aube. Dans la cohue et ... l'ambiance aidant, je n'ai même pas pensé lui demander son nom. Alors pour moi, c'est Biloulou du Plessy.
- GERMAINE : Mais, ... vous avez quand même retrouvé son adresse puisque ...
- SARAH : Ne me demandez pas comment, mais ce matin j'ai retrouvé sa carte de visite dans mon sac. Ah, c'est pas n'importe qui, hein, votre patron ! ... Il n'est pas là ?
- GERMAINE : Heu, ... non, pas pour l'instant.
- SARAH : Ca ne fait rien, on va l'attendre ensemble, pourquoi pas ! Moi, c'est Sarah. Et vous ?
- GERMAINE : Mais, Mademoiselle, vous ne pouvez pas rester ici. J'ignore pour combien de temps il est sorti ...
- SARAH : Oh, peu importe, je suis en congé et je compte bien en profiter. Allez, venez vous asseoir à côté de moi et laissez un peu votre aspirateur et vos chiffons.
- GERMAINE : (elle s'énerve) Mais, Mademoiselle, je ne peux pas, j'ai un travail à terminer et depuis ce matin, cette maison ressemble à un hall de gare. Vous débarquez comme ça, sans prévenir, vous vous installez et vous voudriez que je reste là, assise à attendre le retour de mon patron.
- SARAH : On se connaît de 2 minutes et vous m'engueulez déjà !
- GERMAINE : Mais non, vous êtes bien sympathique, la question n'est pas là, mais quelque chose me dit que ça va faire des histoires si vous persistez à l'attendre chez lui.
- SARAH : Il m'a juré qu'il m'aimerait pour la vie.
- GERMAINE : Co ... comment ?
- SARAH : A la limite, il était même un peu collant, mais il avait un bagout étourdissant: "Tu es la femme que m'a promis la Providence et je lis dans tes yeux un hymen éternel !"
- GERMAINE : Il ... il vous a dit ça ?
- SARAH : Comme je vous le dit !
- GERMAINE : (va vers la cuisine) Ouille, ouille, ouille, ouille !
(elle sort)

- SARAH : (pour elle, seule) Et même si l'on prend en considération que lui et moi étions quelque peu éméchés, il-me-l'a-dit ! (elle se lève) Et plus j'observe la hutte de Robinson Crusoë, plus je brûle de replonger dans les bras du maître des lieux. (silence)
Pour une belle fête, c'était une belle fête et sans cette carte de visite providentielle, adieu mon prince de la nuit. (elle voit un bibelot) Ca par contre, c'est d'un goût discutable ... Personne n'est parfait. (elle parle à Germaine) Il ne vous a pas précisé vers quelle heure il comptait rentrer ?
- GERMAINE : (qui passe la tête) Ma p'tite dame, je ne suis pas encore sa confidente et je me demande franchement si vous êtes bien inspirée en faisant le pied de grue ici.
- SARAH : Merci pour la grue !
- GERMAINE : Vous m'avez bien compris.
- SARAH : Il m'a dit: "Viens chez moi, tu seras chez toi."
- GERMAINE : Plus rien ne m'étonne.
- SARAH : Tiens, j'ai une idée: j'aimerais me rafraichir, je peux prendre une douche ?
- GERMAINE : (pour elle-même) Quand je vous le disais ! ... Vous ne trouvez pas que vous abusez ?
- SARAH : Je suis sûre qu'il me le proposerait.
- GERMAINE : (vide, elle vient de sa cuisine) Mademoiselle Sarah, faites tout ce que vous voulez, moi je m'en fiche, vous m'entendez: vous voulez prendre une douche, repeindre le plafond ou jouer de la corne-muse, je-m'en-fiche ! (elle retourne vers la cuisine)
Et crotte, et zut, et flûte, Germaine s'en fiche !
- SARAH : Merci, Germaine, c'est par où ?
- GERMAINE : Droit devant vous, derrière la porte, quelque part par là. Quand vous voyez un robinet, un tuyau, un pommeau et de l'eau qui descend du plafond, c'est la douche. (elle va vers la cuisine) Dans cette maison, on prend un bain, on prend une douche, encore heureux qu'il n'y ait pas de sauna, ici ! Bonjour chez vous, Germaine, elle s'en fiche, (elle sort)
... complètement ...

(Sarah sort vers la douche)

GERMAINE, BOULACRE, FRANTEL, SARAH,
PLOMBIER.

A C T E 1 / S C E N E 10

(on sonne)

GERMAINE : (qui vient ouvrir à pas lents) Elle s'en fiche, Germaine, elle en a jusque là, Germaine, jusque là. (geste) L'électricien, peut-être, ou le laitier, ou même le Président de la République ... (elle ouvre Ben non, ce sont les deux comiques. (Boulacre et Frantel)

BOULACRE : Bonjour Madame, je suis le commissaire Boulacre et ...

GERMAINE : Je sais !

BOULACRE : Heu, ... Madame du Plessy est là ?

GERMAINE : (froide, monocorde) Non, Monsieur, elle est sortie. Quant à son mari, il vit sa vie, mais rien ne vous empêche de patienter dans le salon. Plus on est de fous..

FRANTEL : Madame, nous ne voulons pas vous importuner et si vous souhaitez, nous pouvons ...

GERMAINE : Sachez Monsieur qu'aujourd'hui, plus rien, strictement plus rien ne m'importune. Asseyez-vous et excusez-moi, mais je retourne à mes occupations. (Boulacre et Frantel s'asseyent) Ah ! Pour éviter tout malentendu, je préfère vous avertir de suite: pour la douche, c'est occupé, quant à la baignoire, y a des trous dedans. A bon entendeur ...

(elle sort cuisine)

(Boulacre et Frantel se regardent, perplexes)

FRANTEL : Mon cher Boulacre, il règne dans cette maison une atmosphère curieuse. J'ignore si vous partagez mon sentiment, mais nous avons en principe eu affaire à la femme de ménage. Me trompe-t-elle ?

BOULACRE : Perspicace, Frantel, perspicace, j'ajouterai même qu'elle avait l'air contrariée, cette brave femme. Certains de ses propos m'ont semblé incohérents et m'ont, pour tout dire, complètement échappés. Pas à vous ?

FRANTEL : Allez savoir, mon cher, ce sont les aléas des enquêtes dites "de routine". Ca démarre mollement, d'une mollesse de tradition et puis, allez savoir pourquoi, ça s'emballe, les cadavres sortent des placards et l'énig-

me s'épaissit. Nous sommes peut-être sur une piste diabolique, avec trafiquants de drogue et traite des blanches. Je vois déjà demain, en lettres grasses, dans tous les journaux: "Frantel et Boulacre, l'intelligence au service de la justice; la Mafia démantelée".

- BOULACRE : Tss, tss, tss, Frantel, je vous ai déjà dit que vos accès de mégalomanie vont un jour vous jouer un vilain tour. Vos raccourcis sont consternants: vous voyez une boniche de mauvaise humeur et vous démantelez la Mafia ! Nous faisons une enquête banale, pour une agression banale qui ne mérite même pas trois lignes dans la rubrique "Faits divers", n'en faisons pas un fromage, voulez-vous ?
- FRANTEL : Enquête banale, enquête banale, vous oubliez sans doute qu'il y a eu attentat et un blessé grave.
- BOULACRE : Par erreur.
- FRANTEL : Qu'en savez-vous ? Mes raccourcis sont consternants, mais vos déductions grotesques. Ce garçon était-il oui ou non dans la fourgonnette au moment des faits ?
- BOULACRE : Il y était, mais rien ne prouve qu'il était visé. Et notre présence ici n'augure en rien de la culpabilité de l'homme au portefeuille. Tâchons de rester objectifs. Et je le répète, ce n'est pas parce que la bonne délire que cette maison est un asile.

(Sarah apparaît enveloppée dans un drap de bain)

- SARAH : Germaine, je ne trouve pas le savon ... (elle les voit) Oh, pardon ! ... Je ... je ... (elle fait marche arrière) ... Pour prendre une douche, un savon ... c'est pas indispensable, ... mais ça aide ! (elle rit jaune) Excusez-moi ! (elle se sauve)

(Boulacre et Frantel se regardent, hébétés)

- PLOMBIER : (qui passe avec un tuyau et va vers la douche)
Ah la la, je suis contrarié, mon dieu que je suis contrarié ! C'est vrai, cette installation date du Moyen-Age et on voudrait que je fasse des miracles. Enfin, en 12 ans de carrière, pas un robinet ne m'a résisté, pas un, je vous dit. Mais celui-là, alors, Ouhh ... Bisque, bisque, rage ! (il sort vers la douche)

(silence, Boulacre et Frantel regardent droit devant)

- FRANTEL : Boulacre ?
- BOULACRE : Oui ?
- FRANTEL : J'ai des doutes, mon vieux, j'ai des doutes.

BOULACRE : Quand je pense ! Tout le travail qui m'attend au bureau et on nous colle une enquête minable de seconde zone dont le seul indice repose sur un portefeuille trouvé dans un caniveau à 5 mètres de l'agression.
(un peu énervé) Vous pouvez me dire qui nous attendons ?

FRANTEL : Mais, ... le propriétaire du portefeuille, parbleu ! Ne faites pas l'enfant gâté, hein, Boulacre, comme si c'était votre première enquête ! Patience, discrétion, perspicacité et efficacité sont les mamelles de notre profession. Les mamelles nourricières, Boulacre, ne l'oubliez jamais. Et en l'occurrence, notre mission consiste à exploiter la piste que nous tenons pour découvrir, soit le ou les coupables, soit, dans le pire des cas, une voie sans issue. Et à l'heure actuelle, rien ne nous permet d'affirmer que notre choix est le bon.

BOULACRE : (qui n'écoutait plus) C'est curieux, non ?

FRANTEL : Quoi ?

BOULACRE : Qu'elle soit sous la douche avec le plombier !

(haussement d'épaules de Frantel)

(on sonne)

Ah! Ca s'anime !

GERMAINE, BERNARD, FRANTEL, BOULACRE,
SARAH.

A C T E 1 / S C E N E
===== 11
=====

- GERMAINE : (qui vient ouvrir) Jusque là, Germaine, elle en a jusque là. Elle est nase, Germaine, elle est nase !
- BERNARD : Coucou, Germaine, c'est encore moi. Ne me sautez pas au cou, je vous en prie. J'ai une nouvelle capitale à vous annoncer, une nouvelle qui va changer la face du monde: j'ai retrouvé ma voiture. Qu'est-ce que vous dites de ça ?
- GERMAINE : (désabusée) Qu'est-ce que je suis heureuse !
- BERNARD : Ah, je savais bien que mon sort ne vous laissait pas indifférente. (il voit les deux autres)
Bonjour Messieurs !
- GERMAINE : C'est pour m'annoncer les retrouvailles avec votre voiture que vous êtes revenu ?
- BERNARD : Non, je suis à la recherche de mon portefeuille.
- FRANTEL : Mon cher Monsieur, si je peux vous interrompre, c'est précisément là la raison de notre visite: nous l'avons retrouvé !
- BERNARD : Quoi ?
- FRANTEL : Ben, votre portefeuille, pardi !
(Germaine retourne à la cuisine)
- BERNARD : Ah bien, mais c'est extraordinaire cette coïncidence, ... moi, je le cherche, et vous le trouvez, ... comme le monde est petit, pas vrai ?
- BOULACRE : Petit assez pour favoriser le rapprochement d'hommes de bonne volonté à la recherche de l'absolu.
- BERNARD : (qui décroche) Heu, ... comment ?
- FRANTEL : Nous sommes déjà venus ce matin et avons rapporté l'objet.
- BERNARD : Mais c'est magnifique ... Ah, je vous suis, Messieurs, très reconnaissants. Les honnêtes gens se font rares et votre présence me fait chaud au coeur. (silence)

Je suppose que ... vous attendez ... une petite récompense ? ... Toute peine mérite salaire !

BOULACRE : (rire pincé) Votre humour est très caustique et en d'autres circonstances, je me serais esclaffé. Mais au fait, je me présente: commissaire Boulacre et voici l'inspecteur Frantel. C'est votre femme qui nous a reçu ce matin et nous l'avons informée de notre intention de vous rencontrer.

BERNARD : Ma ... femme ?

BOULACRE : Oui, et je vous félicite, Madame du Plessy est charmante.

FRANTEL : Boulacre !

BERNARD : Madame du ... ? (il comprend - rires) Ah, ah, ah ! Elle est excellente ... Ah, ... excusez mon hilarité, Messieurs, mais cette méprise est vraiment très drôle. Je crois qu'il y a confusion, car ... je ne suis pas Monsieur du Plessy.

FRANTEL : Mais, ... vous êtes pourtant bien à la recherche de votre portefeuille ?

BERNARD : Ben oui, mais c'est une histoire invraisemblable et ... que je vous explique ... Vous allez rire ... (ce n'est apparemment pas le cas) Si, si, je sens que vous allez rire. C'est désopilant ! (ils ne se dérident pas) Figurez-vous que mon ami Patrick a un pantalon ... Oui, enfin, je veux dire ... il avait passé le mien ... forcément, on a la même taille. Donc, il portait mon pantalon et moi, ben, en toute logique, je portais le sien ... Vous comprenez ?

(les deux restent de marbre)

Non, mais si a un moment du récit, vous décrochez, faites-moi signe, hein ! ... (silence) Bon, où en étais-je ? ... Ah, oui, ... Donc, en voulant payer le taxi, je me suis aperçu que mon portefeuille, qui logiquement se trouvait dans la poche de Patrick, n'était donc pas dans la mienne. Puisque mon pantalon était sur Patrick, son portefeuille était dans la poche de son pantalon qui, lui, était sur moi. Vous me ... suivez ? ... Et, ... quand le plombier est arrivé, la porte s'est coincée et ... je me suis retrouvé avec lui dans la salle de bain. Mais mon portefeuille, lui, était dans le pantalon de Patrick qui, quand sa femme est arrivée, était sur lui ... Le pantalon, pas la femme. Donc, ayant récupéré mon froc, j'aurais du par la même occasion retrouver mon portefeuille ! Vous comprenez ?

(les deux ne réagissent toujours pas)

(il s'approche de Boulacre) Ecoutez-moi bien:
(lentement) si vous et Monsieur, là, changez de
pantalon, où va se trouver votre portefeuille ?

BOULACRE : Dans mon veston !

BERNARD : (il se reprend) Cher Monsieur, mettons-y un peu
de bonne volonté: si vous prenez une bonne cuite,
bien lourde, bien ... hein, une bonne cuite, quoi,
et que vous changez de pantalon, où va se trouver
votre portefeuille, à supposer que ...

FRANTEL : (susponeux) Une bonne cuite, vous dites ?

BERNARD : Ca, pour une bonne, c'était une bonne ... Ah, ils ne
font pas les choses à moitié au lycée Lafargue.

BOULACRE : Parce que si je comprends bien, vous aussi étiez cette
nuit rue de l'Arbalète ?

BERNARD : Oui, avec Patrick et des copains. Pourquoi ?

BOULACRE : Cela ne ... vous surprend pas qu'un inspecteur et un
commissaire aient rapporté un portefeuille à son pro-
priétaire ?

BERNARD : Mais c'est vrai, ça ! ... Alors comme ça, Patrick a
aussi paumé ses papiers ? ... C'est incroyable !

FRANTEL : Vous l'avez dit.

BERNARD : Mais, ... dites-moi, il n'a quand même rien fait de
grave qui puisse le faire soupçonner de ...

BOULACRE : L'enquête précisera.

BERNARD : L'enquête ?

FRANTEL : Oui, et puisque vous avez participé, semble-t-il, à
cette nuit d'orgies, je vais vous demander de rester
à notre disposition jusqu'à nouvel ordre.

BERNARD : (éberlué, s'énerve) Mais, ... enfin, Messieurs,
que signifie cette plaisanterie ?

FRANTEL : Mon cher Monsieur, j'eusse aimé qu'il se soit agi d'une
plaisanterie, malheureusement dans notre métier, on a
rarement l'occasion de plaisanter, comme vous dites.

BERNARD : Quoi qu'il en soit, je n'ai nullement l'intention de
me soumettre à ...

(Sarah apparaît en petite tenue)

- SARAH : Germ ... (elle voit Bernard) Mon Biloulou,
mon chéri ! (elle court dans ses bras)
Enfin, t'es rentré ! Tu sais que ça fait 20 minutes
que je t'attends ?
- BERNARD : Allons bon, ... qui c'est celle-là ?
- SARAH : T'es surpris, hein, de revoir ta petite Sarah ?
- BERNARD : Mais enfin, qui êtes-vous ?
- BOULACRE : Elle vient de vous le dire, c'est Sarah.
- SARAH : Mais oui, les tangos, la java, ... la femme de la
Providence, l'hymen éternel ?
- BERNARD : Et tout ça, ... c'est vous ?
- SARAH : Germaine a été char-mante. Une perle cette femme. Com-
tu vois, je me suis permise de prendre une douche, tu
ne m'en veux pas ? ... Mais au moment de fermer le
robinet, ... calé, plus rien et l'eau coule toujours.
- BOULACRE : Et le plombier ?
- BERNARD : Pardon ?
- BOULACRE : Heu, ... non, rien, moi je disais ça ...
- SARAH : Tiens, oui, je n'avais pas pensé à lui ... Il n'est
pas con, hein, ton copain, là. Ne pars pas, je m'ha-
bille et je suis à toi. (elle retourne vers la
douche) Mmm, ... Don Juan, va !
- (elle sort)
- FRANTEL : Il y a des moments où je me demande s'il n'y a pas
un dieu pour les hommes de justice: trois suspects
d'un coup.
- BERNARD : (il se fâche) Suspect, suspect, vous allez un peu
fort, hein, Monsieur ...
- FRANTEL : ... Frantel !
- BERNARD : Au lieu de jouer au chat et à la souris, vous pourriez
peut-être éclairer ma lanterne ! Si ça peut vous rassu-
rer, je suis à jeun.
- FRANTEL : Mais bien volontiers. Voilà: je suppose que vous n'é-
tiez pas "beurré" au point de ne pas vous souvenir
que votre petite sauterie était animée par un orchestre ?
- BERNARD : Non, bien sûr.

- FRANTEL : Un groupe de quatre jeunes musiciens, bien inoffensifs semble-t-il, d'après les premiers témoignages recueillis à chaud. C'est au moment d'embarquer leur matériel électronique dans une fourgonnette garée à l'entrée que celle-ci a littéralement explosé, blessant grièvement un des quatre jeunes gens.
- BERNARD : (perplexe) Ah !
- BOULACRE : Comme vous dites: ah ! ... Ce jeune homme lutte actuellement contre la mort à l'hôpital St Léon.
- BERNARD : (nerveux, inquiet) Messieurs, croyez-bien que je compatis à la douleur de ... mais en quoi cela me concerne-t-il ?
- FRANTEL : "L'attentat" - car nous penchons bien entendu pour la version de l'attentat - l'attentat, dis-je, a eu lieu à 3h35 cette nuit, et à 4h nous retrouvions un bidon ayant contenu de l'essence, ainsi que votre portefeuille dans le caniveau.
- BERNARD : Une fois pour toutes, ce n'est pas ...
- FRANTEL : ... ou celui de votre ami, c'est pareil.
- BERNARD : Comment ça, c'est pareil ?
- BOULACRE : Vous avez passé la nuit ENSEMBLE, que je sache, ainsi que cette ... créature ... Sarah, pour les intimes. (il regarde vers la douche, pour lui-même) Mmm, charmante !
- BERNARD : (il s'énerve) Mais enfin, Messieurs, un peu de bon sens, que diable ! Je n'ai pas la prétention de vous apprendre votre métier, mais il me semble que vous agissez avec beaucoup de légèreté: cette soirée a vu défiler plus de 300 personnes, il s'agit d'un "attentat", comme vous dites, sur un groupe de musiciens dont vous ne savez encore rien, vous trouvez un portefeuille et vous vous acharnez sur moi comme si j'étais Al Capone en personne !
- BOULACRE : (le ton monte, énervement contenu) D'abord, nous ne nous acharnons sur personne et vos accès de paranoïa ne nous impressionnent pas. Ensuite, on nous a confié cette enquête qui nous a sorti du lit à 3h cette nuit et que nous comptons bien mener à son terme. Troisièmement, quel que soit votre système de défense, improvisé ou non, je vous prierais de le prendre d'un peu moins haut, compris ?
- BERNARD : Non, mais regardez-moi ça ... ça débarque avec des indices plus légers que mon compte en banque en fin de

mois, ça accuse sournoisement ...

- BOULACRE : Pardon, nous ...
- BERNARD : Parfaitement, ... sous des dehors d'enquête de seconde zone, vous lâchez des accusations qui, en fin de compte, raccourciraient joliment vos recherches, si j'étais le coupable, pas vrai ? Ah, elle est belle notre police, elle tombe à bras raccourcis sur le premier pequenot venu et ne se soucie même pas du mobile du crime.
(silence) Tiens, c'est vrai ça, puisque vous êtes tellement inébranlables au fond de vos certitudes, quel est donc le mobile du crime ?
- FRANTEL : (se fâche carrément) Monsieur, ici c'est nous qui posons les questions ! Et votre excitation soudaine ne parle pas en votre faveur, je vous préviens. Alors, cette comédie a suffisamment duré, nous vous emmenons au commissariat.
- BERNARD : Comment ?
- BOULACRE : Ou préférez-vous qu'on vienne vous chercher avec un fourgon cellulaire ?
- BERNARD : Mais enfin, on m'attend au bureau, moi !
- BOULACRE : Vous n'aviez pas l'air fort pressé tout à l'heure, en venant rechercher vos papiers ?
- BERNARD : C'est ça, coincez-moi pour vagabondage tant que vous y êtes ! (ils le poussent par le bras) Laissez-moi, hein, je suis assez grand pour marcher tout seul !
(silence) Enfoirés !
- FRANTEL : (hors de lui) Monsieur, je vous conseille vivement de surveiller vos paroles, sans quoi ...
- BERNARD : Ca va, ça va, ... vous aurez quand même le dernier mot, alors, ... (ils le poussent vers la sortie)
Si vous me bousculez, je ne réponds plus de moi, hein !
... C'est un monde, ça !

(ils sortent)

- GERMAINE : (qui revient) C'est pas bientôt fini, ce chahut ?
Tiens, ils sont partis. (elle crie vers la porte)
Une fois de plus, c'est trop demander que de prévenir
qu'on vide les lieux ! ... Paysans, va ! (silence)
Je vais profiter de l'acalmie pour enfin me passer un
petit coup d'aspirateur. Qui sait ! ... la vie est si
courte et je commence à fatiguer, moi. (elle baille)
Il sera encore temps d'aller jeter un coup d'oeil à la
douche, pour effacer les traces du passage de "Mademoi-
selle Sarah" ! (elle branche et aspire)
- (Christine revient)
- CHRISTINE : Germaine , ouh ouh ! (Germaine n'entend pas)
GERMAINE !? ...
- GERMAINE : (elle se saisit) Aaaaah !! (elle arrête l'aspi-
rateur) Oh, vous m'avez fait une de ces peurs.
- CHRISTINE : Dites-moi, vous devenez vraiment une obsédée de l'aspira-
teur, vous ? (elle rit) Et il est réparé !
- GERMAINE : Bof ! A mes moments perdus, je taquine la moquette.
- CHRISTINE : Il y a un monde en ville ... Même en période de vacan-
ces, trouver une place pour se garer relève du rodéo.
Vous savez où est mon mari ?
- GERMAINE : Je n'en ai pas la moindre idée.
- CHRISTINE : Il est peut-être allé prendre l'air. Avec la nuit qu'il
a passée, je crois qu'il doit en avoir besoin. S'oxygé-
ner un peu les poumons, ce ne sera pas un luxe.
- GERMAINE : C'est vrai qu'il paraissait un peu éteint, mais person-
ne ne saura jamais à quelle heure il est rentré.
- CHRISTINE : Germaine, ne me dites pas que vous n'avez pas écouté
la conversation avec les deux policiers qui sont venus
ce matin ?
- GERMAINE : Quels policiers ?
- CHRISTINE : Mais enfin, Frantel et ... Machin là.
- GERMAINE : Ah ! ... C'étaient des ... policiers ?
- CHRISTINE : Germaine, voyons, ne soyez pas hypocrite, ça ne vous

ressemble pas. Vous avez parfaitement écouté notre conversation au sujet du portefeuille.

GERMAINE : Écouté, non, ... entendu, oui, ... dans les grandes lignes.

CHRISTINE : Si vous voulez pinailler sur les mots ! De toute façon, le résultat est le même ... Il a dû s'en passer des choses à cette soirée ! J'ignore qui en a eu l'initiative, mais celui-là, si un jour je le rencontre, je lui ferai mes commentaires, ... et en couleurs, croyez-moi ! Et dites-vous bien, ma petite Germaine, que si j'apprends qu'il a osé lever les yeux sur une femme ...

(Sarah apparaît)

SARAH : Dites, Germaine, cela ne me regarde pas, mais la plomberie de Biloulou m'a l'air bien mal en point, vous savez ! (elle voit Christine) Salut, moi c'est Sarah ! T'es une copine ? (elle la dévisage)
Ah, il ne laisse pas sa part au chat, hein, Biloulou ! Il a raison, je ne suis pas jalouse. (à Germaine)
Merci pour la douche, mon petit, me revoilà d'aplomb pour 24 heures. (à Christine) Je ne sais pas ce que t'en pense, mais la vie de nos jours, ... ah, j'te dis pas ... un torrent d'emmerdements ! ... Alors, moi, ma chérie, tu comprends, je vis à 100 à l'heure. T'es pas de mon avis ? (Germaine et Christine sont figées, pétrifiées) Et ben, qu'est-ce que vous avez toutes les deux, y a quelque chose qui coince ?

(Germaine se sent mal et vacille)

Mais, qu'est-ce qui vous prend, ma fille ? (elle la soutient)

CHRISTINE : (suffoquée) Mais, qui ... qui êtes-vous ?

SARAH : Une copine à Biloulou. Excuse-moi, mais dans le feu de l'action, je n'ai même pas eu l'occasion de lui demander son nom. Avec un tempérament comme le sien, je n'ai pas pu en placer une. Et toi, c'est comment ?

(Germaine s'effondre tout à fait)

CHRISTINE : Germaine, Germaine, ... mais qu'est-ce qui vous prend, allons ...

SARAH : (qui se précipite) Germaine, ... C'est qu'elle est lourde en plus. (elle revient à elle) Et alors, mon petit, ça va mieux ?

GERMAINE : (elle les voit toutes les deux et va en titubant à la cuisine, en pleurant) Ouille, ouille, ouille, ouille, ouille !

(elle sort)

- 31 -
- SARAH : Elle est pas bien, hein ! Faudrait que j'en parle à Biloulou, elle est surmenée, la pauvre ... Elle ne dort pas assez, voilà ce qu'il y a !
- CHRISTINE : (elle fulmine) Mademoiselle, j'essaie de me contenir et je fais actuellement un effort surhumain qui risque de dépasser ma capacité de résistance: ... que faites-vous chez moi et, qui plus est, sous la douche ?
- SARAH : Chez toi ? (elle rit) Pourquoi veux-tu t'approprier la maison de Robinson ?
- CHRISTINE : (hurle) Je suis Madame du Plessy !
- SARAH : Ah, bon ! ... (suffoquée) Tu ... vous ... vous ...
- CHRISTINE : (elle va exploser) Qu'avez-vous fait avec mon mari cette nuit ?
- SARAH : Je ... cette nuit ? Mais rien, absolument rien, je vous assure ! (à part) Ca alors, le dégueulasse, il ne m'avait pas dit qu'il était marié !
- CHRISTINE : Ca n'a pas l'air de vous perturber beaucoup d'être confrontée à la femme légitime de Patrick ! Vraiment, je dois avouer que vous affichez une présence d'esprit et un aplomb déconcertants, mademoiselle. (persifleuse) Mais, peut-être que l'exercice de la douche vous est familier lorsque vous êtes en visite !! Il est vrai que je fais partie d'une génération dont les parents ont omis d'inculquer les bonnes manières au point de m'apprendre à taquiner les robinets de mes hôtes.
- SARAH : Croyez bien, chère Madame, que si j'avais pu imaginer que Bilou ... que votre mari était marié, jamais je n'aurais eu l'audace d'agir avec autant de légèreté.
- CHRISTINE : (elle s'emporte) Mais allons donc ! Et pourquoi pas ? ... Je suis très compréhensive, vous savez ! De nos jours, on ne s'embarrasse plus de convenances vieillottes et ridicules qui ont sclérosé tant de générations de vieilles citrouilles comme moi ! Alors, j'te plais, tu m' plais, viens voir ma douche, j'te f'rai voir mon mélangeur !
- SARAH : Allons, allons, ne nous emballons pas !
- CHRISTINE : Quand je pense qu'il s'en est fallu de peu pour que je ne rentre pas de la mer. Ah, le moins qu'on puisse dire, c'est que j'ai eu le nez fin, hein ! Je me doutais bien qu'il menait une double vie, cet être lubrique

infecté par le stupre et la luxure, qui passe ses nuits à se vautrer dans la débauche avec des créatures diaphanes péchées au rayon des occasions!

SARAH : Di ... diaphanes ?

CHRISTINE : Où est-il ?

SARAH : Ecoutez, Madame, je crois qu'il est inutile de s'énerver ...

CHRISTINE : (elle gueule) OU EST-IL ?

SARAH : Il ... il était ici y a pas dix minutes, avec deux messieurs.

CHRISTINE : (elle comprend) Les deux guignols !

SARAH : Ca, ... ils ne m'ont pas décliné leur état civil, mais tout ce que je peux dire, c'est que la conversation s'est animée et que le temps pour moi de rassembler mes petites affaires, et ... ils avaient disparu.

CHRISTINE : Ce sont des flics.

SARAH : Des flics ? ... Alors, Bilou ... enfin, Monsieur du Plessy est au commissariat, ça j'en suis sûre, parce qu'il avait l'air très fâché !

CHRISTINE : Je rêve, non mais je rêve. D'abord, il s'envoie en l'air avec une pochette surprise ...

SARAH : Oh ! ...

CHRISTINE : ... Et ensuite, il se fait proprement embarquer comme un truand. (elle pleure de rage) Ah, j'ai honte, j'ai honte pour lui, pour ses enfants, pour sa pauvre mère, qui, Dieu merci, n'est plus là pour contempler le monstre qu'elle a enfanté.

SARAH : Un monstre ? Allons, Madame, un peu de discernement, quand même ...

CHRISTINE : (gueulant) C'est vous qui me faites la leçon ? ... Oui, Mademoiselle, un monstre, un monstre d'égoïsme et de vice. (silence) (elle bave) Je vais me le ratatiner ! (changement de ton radical) ~~Il a perdu la boule, c'est pas possible autrement !~~

SARAH : Je comprends que vous vous sentiez bafouée ... moi aussi je suis une femme sensible et qui peut exprimer sa jalousie par un comportement exacerbé, mais je puis vous assurer que la nuit fut limpide et nos rapports ... amicaux. Oui, voilà le mot, amicaux nos rapports, ... sans plus.

- CHRISTINE : (elle se contient) Je sens que je vais commettre un acte irresponsable si vous persistez à vouloir me faire tourner en bourrique !
- SARAH : Bon, moi je crois que je vais gentillemeut rentrer chez moi, me reposer un peu ... Vous verrez, Madame du Plessy, avec le recul, les jugements extrêmes s'atténuent et la voix de la sagesse ...
- CHRISTINE : Vous savez ce qu'elle vous dit, la voix de la sagesse ?
- SARAH : Pas la peine, je me sauve, surtout ne vous dérangez pas, et ... remettez mes amitiés à Germaine.
- (elle sort précipitamment)
- CHRISTINE : (elle se laisse aller, elle explose) Aah ! ...
Aaaah ! ... Aaaaah ! ... Le ... espèce de ...
(elle change de ton, radicalement) Au commissariat ?
Mais pourquoi, bon sang, pourquoi ? Ce n'est quand même pas ce portefeuille qui justifie ...
- (le plombier apparaît)
- PLOMBIER : Ah, Madame, vous êtes là. Je vais vous dire, j'ai là une fameuse saleté d'installation sur les bras, vous savez, c'est fou, c'est fou, c'est fou ! Plomplom est soucieux, vous pouvez pas savoir !
- CHRISTINE : Qu'est-ce qui se passe ?
- PLOMBIER : Je vais être obligé de revenir, je ne vois pas d'autre solution: il me manque une pièce maîtresse sans laquelle je n'arriverai jamais à joindre les deux bouts. Enfin, façon de parler !
- CHRISTINE : (énervée) Et bien alors, faites, mon vieux, faites !
- PLOMBIER : Je voulais quand même vous tenir au courant de mes allées et venues, c'est là la plus élémentaire des politesses. La demoiselle est partie ?
- CHRISTINE : Ecoutez mon petit bonhomme, je ne sais pas ce qu'on vous apprend à l'école de plomberie, mais il y a une règle d'or que je vous invite à respecter derechef: ne vous mêlez pas des affaires de vos clients, c'est clair ?
- PLOMBIER : Ah bon, ... ah, bon ... Et bien, tant pis, puisque mes questions sont malvenues, je resterai désormais à ma place, si c'est ce que vous voulez insinuer.
(silence) Finalement, qu'est-ce que c'est qu'un minable plombier dans une vie ? Hein ? Toujours rabroué, juste bon à réparer des fuites, accablé de reproches insignifiants, mais qui me vont très loin, sachez-le bien.

Quand je sens de l'animosité envers moi, je préfère me retirer, tiens ... Non, non, ne me retenez pas, j'ai besoin de me changer les idées. (il essaye de se faire plaindre) De toute façon, j'ai pas la pièce, alors, ça arrange tout le monde, non ? (il va vers la sortie) Ah, je suis sotté de m'en faire comme ça, mais un rien me déconcerte... Pfff, un plombier de rien du tout !

(il sort)

CHRISTINE : Germaine, je pars à la recherche de mon mari ...
(silence) Germaine ?

GERMAINE : (elle apparaît, le regard vitreux, la bouche pâteuse, elle a une main derrière le dos) Vous m'avez appelée ?

CHRISTINE : Ca va mieux, ma petite ?

GERMAINE : Ca va trèèèè bien, ma grande !

CHRISTINE : Heu, ... je pars à la recherche de mon mari !

GERMAINE : Et bien, bon voyage !

CHRISTINE : Reposez-vous un peu, mais si vous pouviez jeter un coup d'oeil à la douche, il serait peut-être bon de la désinfecter !! ... A tout à l'heure.

(elle sort)

GERMAINE : Salut, Madame du ... du Ple ... Ple ... (elle sort la main de son dos, avec une bouteille de vin)
Je n'ai ... hic ... vraiment pas l'intention de me laisser aller ! (silence) On dit que l'alc ... l'alcool est un refuge, et bien pour moi, ... c'est une fuite !! ... Et comme c'est une fuite, ... hic ... y a plus qu'à appeler le plombier !!

(elle s'effondre dans le fauteuil)

R I D E A U

ACTE 2

le commissariat

(Au commissariat, Boulacre, Bernard et un flic, Truquet. Le flic lit un texte qui se trouve sur sa machine)

- TRUQUET : "... et c'est donc vers 10h30-35 que la soirée a vraiment débuté. En effet, l'orchestre n'était pas prêt à jouer à cette heure-là, le disc-jockey a essayé en vain de lancer l'ambiance. J'ai ensuite passé toute la nuit avec un groupe d'amis, dont Bourrel, Vaner, etc ... et du Plessy. Nous avons sympathisé et avons beaucoup bu." (pour lui même) Belle mentalité !
- BOULACRE : Continuez, Truquet, je vous en prie.
- TRUQUET : "C'est après l'épisode de la pétasse ..." (pour lui-même) Comprenne qui pourra ! "C'est après l'épisode de la pétasse que ma mémoire a commencé à me faire défaut. J'ignore à quelle heure j'ai quitté et comment je suis rentré chez Monsieur du Plessy. Toujours est-il que vers 8h30 ce matin, nous nous retrouvions tous deux dans son salon."
- BOULACRE : Monsieur Gendry, vous persistez dans vos affirmations selon lesquelles vous ne vous souvenez plus de rien à partir des ... 2 heures du matin ?
- BERNARD : (fatigué) Je vous l'ai dit, Monsieur le Principal ...
- BOULACRE : Commissaire !
- BERNARD : ... Monsieur le commissaire, il y a un grand trou noir de plusieurs heures pendant lesquelles, je le reconnais, tout a pu arriver. Seulement, de là à commettre un attentat, fallait vraiment que je sois très fâché, moi qui suis d'un naturel complaisant...
- BOULACRE : Docteur Jekyll et Mister Hyde !
- BERNARD : Mais enfin, bon sang, essayez de réfléchir un moment: pourquoi aurais-je placé une bombe dans cette fourgonnette ?
- BOULACRE : (qui l'arrête net) Pourquoi dites-vous une bombe ?
- BERNARD : (troublé) Mais, ... je ne sais pas, moi ... quand on veut faire sauter ce genre de truc, on utilise des explosifs, non ?

BOULACRE : Ou une charge de fabrication artisanale dont l'auteur n'a pu contrôler la puissance !

BERNARD : Est-ce que j'ai une tête d'anarchiste ?

TRUQUET : Est-ce qu'on a une tête de flic, nous ?

BOULACRE : Truquet, c'est moi qui pose les questions ! (à Bernard) Vous m'avez dit connaître beaucoup de monde à cette soirée. Des amis, des professeurs, leurs épouses, ...

BERNARD : Pas toutes, quand même !

BOULACRE : ... Et les musiciens ?

BERNARD : Quoi, les musiciens ?

BOULACRE : Aussi des anciens ?

BERNARD : Non, un groupe de jeunes gens dont certains sont encore aux études.

BOULACRE : Comment cela ?

BERNARD : Je vous ai dit qu'ils ne sont montés sur scène que vers 11 heures. Et j'ai eu l'occasion de boire un verre avec eux.

BOULACRE : Par hasard !

BERNARD : Mais non, ... un peu par sympathie et par affinité.

BOULACRE : Vous êtes musicien ?

BERNARD : Moi non, ... Patrick, oui.

BOULACRE : Ah bon, voilà qui est intéressant, pourquoi ne le disiez-vous pas ?

BERNARD : C'est sans intérêt.

BOULACRE : D'abord, ce n'est pas à vous à juger de l'intérêt d'un indice, ensuite, vous voyez qu'avec un peu de bonne volonté, on progresse. Donc, Monsieur du Plessy connaît ces jeunes gens ?

BERNARD : Mais non, simplement, on a parlé musique pendant ... un quart d'heure, histoire d'échanger des impressions et des expériences. En fait, Patrick est musicien amateur et ce n'est pour lui qu'un passe-temps qu'il pratique avec d'autres copains de lycée depuis plus de 10 ans.

- BOULACRE : Vous en savez des choses sur Monsieur du Plessy, vous qui ne le connaissiez pas voilà 24 heures ?! Dites-moi, est-ce que cette conversation est restée courtoise ou au contraire, avez-vous ressenti à un moment de l'animosité ou un ton plus équivoque, plus excessif ?
- BERNARD : Quand vous avez une idée quelque part, vous !
(Truquet se marre) Apparemment, il vous connaît bien !
- BOULACRE : (qui hausse le ton) Je vous ai posé une question !
- BERNARD : (décidé) Monsieur le Divisionnaire ...
- BOULACRE : Commissaire ! (Truquet se marre)
- BERNARD : ...Je me refuse, vous m'entendez, je me refuse catégoriquement à répondre encore à cette parodie d'interrogatoire tant que vous ne m'aurez pas fourni un semblant de mobile qui aurait pu justifier de notre part, à Patrick et à moi, un acte quelconque de malveillance à l'égard d'un des membres de ce groupe. Et dites-vous bien que ...
- TRUQUET : Doucement, doucement, je ne suis plus !
- BOULACRE : (arrogant) Pas la peine, Truquet, Monsieur a ses humeurs. (à Bernard) Et vous pensez sincèrement que je vais laisser passer ça ? ... (silence)
Oh, je sais ce que vous allez me répondre: les 300 invités sont tous suspects, ils sont tous musiciens amateurs et ont tous passé un quart d'heure avec le groupe. C'est ça ? (pas de réponse) Je vous parle ! (silence) Gendry, ne me poussez pas à bout ! ... (silence) Vous savez que votre entêtement pourrait être très mal interprété ? (pas de réponse)
Bien, je serai donc obligé de vous garder ici jusqu'à nouvel ordre, puisque ...
- (le téléphone sonne)
- TRUQUET : Allo, oui, ... oui ... où ? ... maintenant ? ... Bon, j'arrive. (il raccroche) Chef, il y a là une dame qui désire vous parler.
- BOULACRE : Elle attendra.
- TRUQUET : C'est que ... elle est assez nerveuse et Chaudard a un mal fou à la contenir.
- BOULACRE : (on entend des bruits et des cris à côté)
- BOULACRE : (excédé) Bon, alors, allez voir !

CHRISTINE, BOULACRE, TRUQUET,
BERNARD.

A C T E 2 / S C E N E 2
=====

(Truquet se lève et va vers la porte. Celle-ci s'ouvre violemment sur le nez de Truquet qui tombe à la renverse)

CHRISTINE : (qui entre, furieuse) Où est mon mari ?

BOULACRE : Mais, Madame, qui vous a permis ...

CHRISTINE : Où est mon m ... (elle voit Bernard) Bernard !
Qu'est-ce que vous faites ici ? (Bernard ne répond pas) Bernard ?

BOULACRE : Il a une extinction de voix, chère Madame ! Mais d'abord, qui vous a permis d'entrer dans mon bureau ?

CHRISTINE : On m'a dit que mon mari était gardé chez vous pour un interrogatoire.

(Truquet se lamente)

BOULACRE : Qui vous a dit cela ? (à Truquet) Truquet, cessez de vous lamenter, c'est agaçant !

CHRISTINE : Une femme qui vous a vu avec lui, chez moi.

BOULACRE : Une certaine Sarah ?

CHRISTINE : Sarah, c'est ça ! ... Ah, je vois que mademoiselle fait dans la maréchaussée, une expérience exotique sans doute ! ... Tout ça ne me dit pas où est mon mari, ni ce que fait ce monsieur ici.

BOULACRE : (énervé) Madame du Plessy, je n'ai à répondre ni à l'une ni à l'autre de vos questions. Et je vous trouve bien cavalière de forcer ainsi la porte de mon bureau, tout en esquinçant au passage le nez de mon assistant. Déjà que chez lui, plus rien ne tient ensemble, ce genre de raclée risque de me l'achever à court terme. Quant à votre mari, personne ne sait où il est et si ce n'est pas trop vous demander, je vous prierais de sortir d'ici !

CHRISTINE : Monsieur l'agent ...

BOULACRE : Commissaire !

CHRISTINE : Si vous voulez ! ... C'est le droit le plus élémentaire pour une femme trompée, bafouée et insultée dans son honneur que de s'inquiéter des agissements de son mari. Pourquoi l'avez-vous convoqué ?

BOULACRE : Personne ne l'a encore convoqué, mais si cela peut vous rassurer, ça ne saurait tarder.

CHRISTINE : De quoi est-il accusé ?

BOULACRE : Accusé ? Qui parle d'accusation ? Son portefeuille nous a mené jusque chez vous, ce qui constitue pour nous le début d'une piste.

CHRISTINE : Mais enfin Monsieur ... Machin ...

BOULACRE : Boulacre !

CHRISTINE : C'est ça, ... il n'a aucune raison d'en vouloir à ce jeune homme ou à son groupe.

BOULACRE : Qui sait !

CHRISTINE : (à Bernard, un peu paniquée) Mais, Bernard, je ne comprends rien, vous ... vous avez fait des bêtises cette nuit ? ... (silence) Bernard, soyez sympa, je vous promets de ne pas accabler Patrick ... Bernard ?

(Bernard se tait)

BOULACRE : Madame, je vous en prie, sortez de mon bureau ! (elle va vers la sortie, Truquet se retire précipitamment) Oh, et puis non, puisque je vous ai sous la main, veuillez plutôt patienter quelques minutes à côté. Vous allez peut-être pouvoir me fournir quelques éclaircissements.

CHRISTINE : (elle ne comprend plus) Mais, ... Monsieur le Commissaire, mes enfants m'attendent à la mer !

BOULACRE : Ta, ta, ta, c'est l'affaire d'une demi heure. Et puis, qui sait, peut-être que sur ces entrefaits, votre mari va jaillir d'une boîte. (il la prend par le bras)

CHRISTINE : Ne me touchez pas ou je fais un scandale !

BOULACRE : Mais oui, continuez à vous exciter et j'appelle un agent ... Allez, allez !

(elle sort dans une pièce voisine, opposée à l'entrée principale)

(pour lui-même) Curieux quand même cette précipitation, cette ... émotivité ... (silence) Un être étrange, cette Madame du Plessy, une personnalité qui cache une fragilité de circonstance, peut-être ... ou alors ... (silence) Chaque chose en son temps, Boulacre ! (à Bernard) Et alors, Caruso, on a retrouvé l'usage de son organe ?

TRUQUET : Commissaire, j'ai l'impression qu'il se moque de vous.

BOULACRE : Je le crois aussi, Truquet.

BERNARD : J'attends toujours le mobile !

BOULACRE : Ah, c'est reparti ... Truquet, prenez note !

BOULACRE, CHAUDARD, TRUQUET,
PATRICK, VANDEPUT.

A C T E 2 / S C E N E 3
=====

(on frappe)

BOULACRE : Oh, c'est pas vrai ... Entrez !

CHAUDARD : Chef, un certain Monsieur du Plessy vient d'arriver.
Je le fais attendre ?

BOULACRE : Décidément, c'est une grande fête de famille à laquelle
on nous convie aujourd'hui. Faites entrer, Chaudard,
plus on est de fous ...

TRUQUET : (cri du coeur) Oh, oui ça ! (rires qui s'éteignent)
(Patrick entre)

PATRICK : (il tend la main) Monsieur l'inspecteur ...

BOULACRE : Commissaire !

PATRICK : Monsieur le commissaire, enchanté, je suis Patrick
du Plessy. On m'a averti que mon ami Bernard trainait
dans les parages et je me suis tout de suite inquiété.

BOULACRE : En effet, je passe quelques minutes en compagnie de
Monsieur Gendry pour essayer de l'aider à recouvrer la
mémoire. Vaste programme, car l'alcool rend ma mission
quasi impossible.

PATRICK : (surpris) Vous avez bu ?

BOULACRE : Très drôle, très très drôle, irrésistible. NON, vous
avez bu ... cette nuit !

PATRICK : (à Bernard) Et toi, ça va mon grand ?

BERNARD : Ca va. J'attends que ça passe.

BOULACRE : Et de mauvaise foi en plus !

TRUQUET : Chef, moi je ne sais plus du tout où j'en suis, hein !
Je tape ou je tape pas ?

BOULACRE : Faites votre boulot, mon vieux !

TRUQUET : (s'énerve) Vous croyez que c'est facile de taper
une déposition quand on est sans cesse interrompu !
(péremptoire) On me prend pour qui ici ?

BOULACRE : Truquet !

TRUQUET : (tout penaud) Oui, chef ...

PATRICK : Monsieur le Chef, j'aimerais savoir ce qui s'est passé.

BERNARD : Un attentat, mon vieux. Nous sommes des terroristes, des espions à la solde d'une puissance étrangère et qui s'acharnent sur un groupe de musiciens innocents.

PATRICK : (à Boulacre) C'est ... c'est un jeu ?

BOULACRE : Non, une triste réalité: votre petite sauterie s'est tragiquement terminée. Une des musiciens lutte actuellement contre la mort. (silence) Avant d'aller plus loin, une question me vient à l'esprit: ...

TRUQUET : Merde ! ... Mon ruban s'est fait la malle !

BOULACRE : Qui vous a fait venir ici ?

PATRICK : C'est ... c'est ma bonne qui m'a appelée au bureau.

BOULACRE : Germaine ?

PATRICK : Oui, c'est ça.

(silence)

BOULACRE : Monsieur du Plessy, puisque vous avez fait l'effort de vous déplacer jusqu'ici, je vais en profiter pour vous demander votre aide ...

PATRICK : Moi ?

BOULACRE : Oui, pour débroussailler quelque peu une situation relativement confuse, d'autant plus que votre ami vient de lancer un préavis de grève locutive.

BERNARD : Pardon, je ...

BOULACRE : Vous, taisez-vous !

BERNARD : Faudrait savoir ce que vous voulez !

BOULACRE : En d'autres termes, c'est la loi du silence contre la loi tout court.

PATRICK : Je suis tout prêt à vous aider dans la mesure de mon témoignage, mais cette nuit il faisait plutôt sombre, surtout dans ma tête.

127/55

BOULACRE : Je sais, je sais, ... apparemment, Frantel et moi étions les seuls êtres sobres dans cette ville.

TRUQUET : (bas, à part) Pour une fois !

PATRICK : Je vous écoute.

BERNARD : Vous avez encore besoin de moi ?

BOULACRE : Truquet, emmenez Monsieur à côté pour qu'il termine sa déposition. Filez-le à Chaudard, ça l'occupera. J'ai besoin de vous ici.

BERNARD : Patrick, tu me rends mes papiers. Ca leur ferait trop plaisir de me foutre au trou pour vagabondage.

PATRICK : Ah, oui, c'est exact, ... avec cette histoire de pantalons. (il tend le portefeuille) (à Boulacre) Figurez-vous que ...

BOULACRE : Oui, je sais, ... je n'ai rien compris, mais je sais ! Truquet ! (il montre la sortie)

(Truquet se lève, Bernard sort)

TRUQUET : Chaudard, un client ! (il lui tend la déposition)
Tiens, termine le roman, moi j'en commence un autre.

BOULACRE : Truquet, ça vient !

TRUQUET : Voilà chef. (il referme la porte et se coince les doigts) Aaaaah ! ... Ah, le salaud, il l'a fait exprès. Chef, c'est Chaudard, y fait rien que de m'embêter ! (il a mal aux doigts)

BOULACRE : (à Patrick) Alors comme ça, vous êtes musicien ?

PATRICK : Amateur, amateur ...

BOULACRE : Vous connaissez le groupe en question, les ... "Chauds Lapins" ?

PATRICK : Non, pas vraiment.

BOULACRE : Vous avez sympathisé ?

PATRICK : Sympathisé ! Si boire un verre pendant 10 minutes, c'est sympathiser, alors oui.

BOULACRE : Vous savez, cher Monsieur, qu'il n'est pas toujours nécessaire d'avoir un mobile pour commettre un acte meurtrier. Le hasard, la malchance, le jeu, les paris stupides, les défis, l'alcool sont autant de raisons qui poussent un être humain au demeurant parfaitement équilibré à devenir un assassin.

A2/55

PATRICK : C'est pour moi que vous dites ça ?

BOULACRE : Pour vous, pour Gendry ou pour les 300 fêtards de cette nuit.

TRUQUET : Ca y est !

BOULACRE : Quoi encore ?

TRUQUET : Je ne sais plus taper, j'ai les doigts tout gonflés !

PATRICK : Où voulez-vous en venir, commissaire ?

BOULACRE : Nulle part, je fais mon métier, je cherche l'auteur de cet acte ignoble, acte volontaire ou fortuit, conscient ou inconscient, ... mais dites-vous bien que je trouve toujours, vous m'entendez ... toujours !
(silence) Nous avons retrouvé votre portefeuille dans le caniveau, juste après l'explosion.

PATRICK : Ah bon !

BOULACRE : Comme vous dites ! (à Truquet) Truquet ?

TRUQUET : Oui, chef ?

BOULACRE : On note, mon vieux, on note ! (à Patrick)
En attendant que vous aussi tentiez de reconstruire votre parcours vers les 4 heures du matin, je voudrais vous présenter quelqu'un: Truquet, introduisez Monsieur Vandeput.

TRUQUET : (se lève et ouvre la porte) Monsieur Vandeput !
(silence - il arrive) Le chef a dit que je devais vous introduire.

(Vandeput entre et reste immobile, gêné, il n'ose pas regarder Patrick en face)

BOULACRE : (à Patrick) Connaissez-vous ce Monsieur ?

PATRICK : Heu, ... non ... (silence)

BOULACRE : Pas du tout ?

PATRICK : ...

BOULACRE : Vous n'avez jamais vu Monsieur ?

PATRICK : Je devrais ?

BOULACRE : Monsieur Vandeput est musicien et il fait partie des "Chauds Lapins".

127/55

PATRICK : Mais voilà, ... c'est ça, nous avons pris un verre avant votre prestation.

BOULACRE : C'est fabuleux, quand même, la mémoire, pas vrai Monsieur du Plessy ?

PATRICK : Oui, oui, même que ... maintenant ça me revient, ... les "Chauds Lapins" ?! Nous avons participé à un festival de musique amateur il ya quelques mois, pas vrai ? (Vandeput ne voit pas) Mais oui, ... à ... à ... à Fallières. Même que tout a commencé avec une heure de retard et qu'ensuite la pluie a fait fuir le public, juste après votre passage, je crois !

BOULACRE : C'est exact, Monsieur Vandeput ?

VANDEPUT : (hésitant) Je me souviens du festival, mais pas de Monsieur.

BOULACRE : (à Patrick) Et depuis, vous ne vous êtes pas revus ?

PATRICK : Si, hier soir, mais je n'ai pas fait le rapprochement avec le festival.

BOULACRE : Vous êtes certain ?

PATRICK : Mais, ... oui ... Maintenant, si vous ne me croyez pas ..

BOULACRE : (coupe net) Quoi ?

PATRICK : Je ne peux effectivement pas le prouver.

BOULACRE : Prenez note, Truquet !

PATRICK : (change de ton, s'énerve) Et puis, en voilà assez ! Qu'est-ce que ça veut dire cette comédie ? Je suis un homme respectable, Monsieur, et je m'offusque de cet interrogatoire improvisé et de ce piège que vous me tendez avec cette rencontre inutile.

BOULACRE : Pourquoi ... "inutile" ?

PATRICK : Ben, parce que ... parce que je n'ai aucun rapport avec ce musicien, même si nous avons un passe-temps commun. Et ce n'est pas une raison pour me soupçonner d'avoir fait sauter cette camionnette. (silence) Enfin, Monsieur le Principal, j'ai une femme, deux enfants, un bon boulot, ... vous croyez vraiment que je vais, même saoul, expédier tout ça en commettant un acte pareil et attenter à la vie d'un jeune innocent ?

BOULACRE : Qui vous a parlé d'une fourgonnette ?

PATRICK : Mais, ... vous !

BOULACRE : Tiens, je ne me souviens plus ... (silence)
Ah, j'oubliais: le contenu d'un sac à main se trouvait à côté de votre portefeuille.

PATRICK : Quand ?

BOULACRE : Cette nuit, après l'attentat.

PATRICK : Je n'ai pas l'habitude de sortir avec un sac à main, ce qui prouve à suffisance que je n'y suis pour rien.

BOULACRE : (se fâche, le ton monte) Ca ne prouve rien du tout. Qui dit que vous n'aviez pas une complice, parce que ce genre de coup, on le réussit mieux à deux ? L'un guette, l'autre s'exécute, le couple parfait, vu cent fois au cinéma. Puis, dans la fuite, on panique, on perd la boule et le sac se renverse. Adieu le crime parfait, bonjour Boulacre, le commissaire de choc à qui rien n'échappe.

PATRICK : Je suis effondré, je ne sais plus ...

BOULACRE : Allons, allons, ne vous laissez pas aller, ceci n'est qu'une hypothèse à laquelle il manque le C.Q.F.D.

TRUQUET : Le "c'est" quoi ?

BOULACRE : C.Q.F.D.: Celui Qui se Fait Descendre ! Idiot, va !

PATRICK : (hagard) C'est pas possible, ... c'est pas possible, ... je n'ai pas fait ça.

BOULACRE : Monsieur du Plessy, vous allez rester à ma disposition et passer à côté. Peut-être qu'une nouvelle confrontation avec votre ami Gendry va vous ouvrir les yeux. (Patrick se lève) Monsieur Vandeput, soyez gentil de patienter à la salle d'attente.

(Truquet les fait sortir)

PATRICK : (effondré) C'est pas possible, je n'ai pas tué ce garçon, ... c'est pas moi, ... c'est pas moi ...

(ils sortent)

BOULACRE, TRUQUET.

ACTE 2 / SCENE 4

(Boulacre est seul)

BOULACRE : De deux choses l'une: ou ils étaient réellement givrés, auquel cas Elliot Ness lui-même y perdrait son latin, ou ils jouent la comédie, et alors Boulacre va se faire une joie de faire péter le vernis jusqu'à ce que, même sous la torture, ils avouent leur forfaiture.

(Truquet revient)

D'un autre côté, il est vrai que s'acharner sur ces deux types parce qu'on a retrouvé leur portefeuille, c'est peut-être un peu léger ... En tout cas, un fameux coup de poker. (silence) Et ça, c'est une idée à Frantel, l'inspecteur des grands truands, l'inspecteur de luxe qui confond un vol à la tire avec l'attaque du train postal ! (il se tourne vers Truquet) Et vous Truquet, qu'en pensez-vous ?

TRUQUET : Ben moi chef, pour dire franchement, voyez-vous, je ...

BOULACRE : Oui, je sais, vous ne pensez pas, ... mais ça ne vous empêche pas de donner votre avis.

TRUQUET : Vous comptez passer en revue les 300 invités de la soirée ?

BOULACRE : Ca va pas, non ?

TRUQUET : Vous jouez gros en misant sur ces deux asticots.

BOULACRE : C'est vrai, mais c'est quand même "leur" portefeuille qui a été retrouvé sur place ! Et vous venez de l'entendre, ils connaissaient les membres du groupe.

TRUQUET : Mais pourquoi, pourquoi ?

BOULACRE : Qui vous dit qu'il y a un mobile conscient ?

TRUQUET : On ne fait pas ça gratuitement. Et le bidon d'essence ?

BOULACRE : Quoi, le bidon ?

TRUQUET : Ils l'ont pris sous le bras pour danser le tango ... inconsciemment ?

BOULACRE : Alors, il y a préméditation ... Non, Truquet, nous devons découvrir le lien entre ces musiciens et les du Plessy.

- TRUQUET : Et le sac à main ?
- BOULACRE : (hausse les épaules) Un rouge à lèvres, un mouchoir, une brosse à cheveux et pas de papiers.
- TRUQUET : Alors, il faut chercher dans l'entourage des musiciens.
- BOULACRE : Frantel s'en charge, mais il ne sait pas par où commencer. Une bande de paumés qui autant de relations de passage que j'ai de cheveux sur la tête. (silence)
C'est vrai qu'ils évoluent dans un milieu marginal de jeunes loubards d'opérette, mais avant de s'extraire de ce labyrinthe, il sera à la retraite, Frantel.
- TRUQUET : Il connaît son métier.
- BOULACRE : Oui, bien sûr, mais comme tous ces clochards se contredisent à plaisir pour embrouiller les pistes, vous voyez d'ici la valeur du témoignage. Ils se couvrent mutuellement par des alibis en béton et personne ne connaît personne. (silence) Truquet, la solution est ici, mon vieux, pas chez ces jeunes drogués. Ils n'ont pas assez de ... pour faire ça.
- TRUQUET : Si je peux donner mon avis, je trouve votre raisonnement contraire à toute logique élémentaire ...
- BOULACRE : ... mon cher Watson !
- TRUQUET : Pardon ?
- BOULACRE : Rien. (silence) (il va vers la porte latérale)
Allez, on se fait la du Plessy avant de casser la croûte ? (silence) Est-ce que je lui dirais que son mari est à côté ?
- TRUQUET : Ca n'apporte rien.
- BOULACRE : Exact, vous avez raison. Alors, ... chuut, motus, Truquet ... (il ouvre) Madame.

CHRISTINE, BOULACRE, TRUQUET,
CHAUDARD, (VANDEPUT).

A C T E 2 / S C E N E 5

=====

(Christine entre)

CHRISTINE : Autant vous dire, Monsieur le fonctionnaire, que je suis très fâchée. Et quand Madame du Plessy est fâchée ..

BOULACRE : C'est ça, vous aller appeler le Ministre de l'Intérieur, je parie ?

(il lui propose de s'asseoir)

Quelques questions et vous pourrez rejoindre vos enfants. Où étiez-vous hier soir ?

CHRISTINE : Mais, ... à ... à la mer !

BOULACRE : Vraiment ?

CHRISTINE : Oui, ... oui, ... vraiment.

BOULACRE : Que faites-vous ici alors ?

CHRISTINE : Mes ... mes enfants sont malades et je n'avais pas les médicaments sous la main.

BOULACRE : Il ne vous est pas venu à l'esprit d'aller à la pharmacie sur place ?

CHRISTINE : Non, ... enfin, oui, ... mais il faut que je vous dise: je souffre d'une affection que je ne parviens pas à contrôler. Je suis jalouse au point de soupçonner mon mari des pires agissements.

BOULACRE : Et alors ?

CHRISTINE : Alors ? Je profite de mon retour pour le surveiller et tenter de me rassurer.

BOULACRE : (qui ne la croit pas) Donc, ce retour est un prétexte ?

CHRISTINE : En quelque sorte !

BOULACRE : (se tourne vers Truquet) Et alors, on prend note, Victor Hugo !

TRUQUET : (qui se réveille) Oui, ... oui chef, voilà !
(il tape à tout-va)

BOULACRE : Qu'est-ce que votre mari a dit en récupérant son portefeuille ?

CHRISTINE : Merci.

BOULACRE : Madame, je n'ai pas l'âme à plaisanter. Avez-vous observé chez lui un comportement équivoque ou inhabituel ?

CHRISTINE : Non, il m'a dit que dans la bousculade de la sortie, il a du perdre son portefeuille. Il s'en souvient très bien, car il était parfaitement sobre.

BOULACRE : Ah, ah, ... il ne boit jamais ?

CHRISTINE : Très peu.

BOULACRE : Bien, je vous remercie.

CHRISTINE : Je ... je peux partir, mes enfants m'attendent ?

BOULACRE : Je n'y voit pas d'inconvénients.

(elle se lève)

Cependant, j'aimerais pouvoir vous contacter par téléphone à la mer. Est-ce possible ?

CHRISTINE : Absolument. Vous pouvez me donner de quoi écrire, je n'ai rien sur moi ? (Truquet lui passe un stylo)

BOULACRE : Ce sont des choses qui arrivent.

(elle écrit son numéro)

CHRISTINE : Voilà, n'oubliez pas le préfixe.

CHAUDARD : (entre) Chef, il y a le monsieur à côté qui demande s'il peut s'en aller ?

BOULACRE : Qui ça ?

CHAUDARD : Monsieur Vandeput.

(à ce nom, Christine sursaute et ne sait pas cacher son émotion. Boulacre le voit)

BOULACRE : Heu, non, ... non, qu'il attende encore un peu.

(Chaudard sort)

Chaudard !

CHAUDARD : Oui chef ?

BOULACRE : Faites plutôt venir Monsieur Vandeput jusqu'ici.

CHAUDARD : Bien, chef !

(il sort)

CHRISTINE : (gênée) Bien ... je vais m'éclipser, vous serez plus à l'aise.

BOULACRE : (insidieux) Mais non, mais non, au contraire, vous ferez connaissance.

(Chaudard introduit Vandeput qui voit Christine:
c'est le choc)

Ah, Monsieur Vandeput, asseyez-vous, je vous en prie, je suis à vous dans quelques minutes, le temps de remettre la main sur un dossier ... (silence)
(à Truquet) Truquet, venez, "nous allons chercher ce dossier"!!

TRUQUET : Mais chef, je dois taper ...

BOULACRE : (bien haut) Non, Truquet, ce n'est pas le moment, venez m'aider à trouver ce dossier !

TRUQUET : Mais tous les dossiers sont ici, chef !

BOULACRE : (il l'empoigne) Est-ce que vous allez me suivre, oui ou non ?

(Truquet se cogne - ils sortent)

**La pièce n'est pas terminée ! Vous disposez
ici d'environ 65% du texte.**

**De nouveaux rebondissements vous
attendent ...**

**Pour que nous vous adressions gratuitement
le texte intégral de cette pièce, je vous
demande de me contacter soit par téléphone
soit par mail :**

**Pierre DE PADUWA : 00 32 475 670 650 ou
p.depaduwa@gmail.com**

Merci et à bientôt,

Pierre